

Antiquité

Jean Andreau
Anne-Catherine Baudoïn
Dan Dana
Arianna Esposito
Catherine Grandjean
Jean-Claude Lacam
François Lerouxel
Ridha Moumni
Pascal Payen
Christophe Pébarthe
Vincent Puech
Violaine Sebillotte Cuchet
Jean-Pierre Vallat
Julien Zurbach

Comptes rendus

Laetitia Graslin-Thomé

*Les échanges à longue distance
en Mésopotamie au I^{er} millénaire.
Une approche économique*
Paris, De Boccard, 2009, 519 p.

L'histoire économique du Proche-Orient dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère est un des domaines de l'histoire ancienne qui connaît un renouvellement important depuis quelques années, comme en témoignent les travaux menés par l'équipe de Michael Jursa entre autres. Le livre de Laetitia Graslin-Thomé adopte une perspective particulière : elle veut s'attacher à tester la validité des modèles économiques en histoire. Les historiens de l'économie ancienne ont en effet presque toujours recours, de manière déclarée ou non, à des modèles issus de la science économique, mais l'approche adoptée par L. Graslin-Thomé se distingue par sa méthode à la fois systématique et pragmatique. Aucun modèle important n'est laissé de côté, mais tous sont confrontés aux sources disponibles.

L. Graslin-Thomé commence par présenter, dans une première partie, les sources disponibles et en fait une évaluation critique. Ce panorama bienvenu prend la mesure des grandes masses documentaires – archives d'État assyriennes, archives des temples néobabyloniens, textes bibliques –, sans oublier que les conditions de production et de conservation des textes nous laissent dans l'ignorance d'une bonne partie des archives privées. La tension entre textes normatifs institutionnels et pratiques concrètes des échanges se retrouve à de nombreuses reprises, notamment dans le dernier chapitre. On comprend très vite par ailleurs que si le titre mentionne la Mésopotamie, c'est en fait tout le Proche-

Orient qui est pris en compte : le Levant et l'Anatolie, l'Arabie du Sud et la péninsule Ibérique sont constamment présents. Le second volet de cette première partie dresse un inventaire des différents modèles utilisés jusqu'ici par les historiens, en discutant quelques notions clés. Il s'agit d'une démarche originale pour un livre d'histoire et singulièrement bienvenue par sa clarté, tandis que son ampleur en fait une esquisse historiographique très précise.

Armé de ces deux inventaires, le lecteur peut s'attaquer aux deux parties suivantes consacrées d'abord aux routes et produits, puis à l'analyse institutionnelle des échanges. Les produits échangés sont étudiés en partant d'une confrontation entre les données des textes néo-assyriens, déjà étudiés par plusieurs auteurs, et les textes des temples néobabyloniens. La plupart des biens évoqués, qu'il s'agisse de matières premières (laine, alun, métaux) ou de produits finis, font l'objet de transactions de divers types, soit contrôlées par le palais ou les temples, qui montent des expéditions pour s'approvisionner à Babylone ou plus loin, soit aux mains de personnages indépendants. Dans la troisième partie, un passage synthétique analyse le statut des marchands et, notamment, des *tamkāru*, en se démarquant des conclusions de Karen Radner sur les *tamkāru* néo-assyriens comme agents du palais. L'examen des routes commerciales, avec une grande précision chronologique et géographique, permet ensuite de conclure à l'originalité du système d'échanges au premier millénaire, qui détermine une géographie économique nouvelle intégrant l'Arabie et la Méditerranée. L. Graslin-Thomé s'attache à isoler les effets géographiques de ces changements, des éventuelles spécialisations régio-

nales et, surtout, le rôle des échanges dans l'évolution urbaine.

Ces analyses débouchent en toute logique sur une étude d'ensemble des échanges à longue distance. Cette « approche institutionnelle » occupe la troisième partie du livre, qui est d'abord consacrée aux institutions créées par les États puis à celles que créent les acteurs. C'est ici que le croisement des analyses historique et économique fonctionne au mieux : si L. Graslin-Thomé construit une approche centrée sur l'économie néo-institutionnaliste, elle ne s'empêche pas d'utiliser l'institutionnalisme de Karl Polanyi ni la théorie des jeux, choisissant les modèles selon leur adaptation aux questions et ce qu'ils permettent d'apporter à l'interprétation des sources. La démarche historique, l'attention aux sources et aux acteurs, n'est jamais un simple réceptacle à théories et détermine non seulement le choix des modèles mais aussi le sens qui leur est donné. Alors qu'en histoire ancienne, et surtout en histoire grecque, le néo-institutionnalisme est marqué par des conceptions d'ensemble très positives et issues de la conception du progrès économique où les coûts de transaction diminuent et les droits de propriété s'affirment, et où le rôle des institutions est de permettre le marché, L. Graslin-Thomé offre des analyses qui rappellent que ce qui apparaît comme imparfait ne l'est pas toujours, et que la marche vers l'efficacité n'est pas une route évidente. La diversité des systèmes de poids et mesures peut ainsi gêner certaines transactions et augmenter les risques, mais elle peut aussi être utilisée à leur profit, de manière calculée, par certains acteurs. L'absence apparente de monnaie frappée n'est pas due à un blocage qu'il faudrait chercher dans des institutions dépassées, encore moins à des différences de mentalité, mais à la présence d'autres monnaies assurant certaines fonctions de la monnaie frappée. L. Graslin-Thomé, rejoignant les travaux de M. Jursa sur ce point, montre que l'usage général de l'argent à partir du VII^e siècle et le contrôle officiel des poids et mesures permettent la monétarisation de l'économie.

Les institutions créées par les États dans le domaine du droit des contrats et de la protection internationale des biens et des personnes restent cependant insuffisantes, et il

revient aux acteurs de créer un environnement qui permette de réduire les risques liés à des transactions lointaines, avec des partenaires et des agents dont la fiabilité doit être assurée. L. Graslin-Thomé insiste sur l'importance des liens personnels qui forment un système de réputation, une notion empruntée aux travaux d'Avner Greif sur les documents de la Génizah du Caire. La dialectique entre sources et modèles permet à nouveau un usage fécond de ces derniers, issus pour l'essentiel de la théorie des jeux : à un moment où le terme de réseau, comme celui de connectivité, est devenu d'un usage presque général, L. Graslin-Thomé propose une excellente analyse du fonctionnement des réseaux marchands, en utilisant les mêmes outils qu'A. Greif mais en se démarquant de ses conclusions sur plusieurs points. Si ces institutions informelles sont destinées à assurer une réduction des risques et des incertitudes, il n'est pas certain qu'elles s'appuient sur un réseau ethnique homogène, et il n'est pas certain non plus que ce soit la solution la plus efficace. La concentration topographique dans certains quartiers est probable et attestée dans certains cas, et des marchands de différentes origines se côtoient souvent, mais il est difficile de mettre ce fait en relation directe avec l'existence d'un réseau. L'hypothèse du contrôle des échanges par les Araméens doit être fortement nuancée. Plusieurs passages des lettres de Nippur montrent d'ailleurs que les transactions ne se déroulent pas toujours de la meilleure manière. Mais le modèle du système de réputation permet de relier et d'expliquer des aspects essentiels de la documentation : la permanence des contacts avec un même partenaire s'oppose aux contrats à court terme, et ces contrats sont vagues, laissant à l'agent une certaine latitude pour réagir aux conditions du marché local. Il n'est pas certain que ces institutions aient été formalisées dans des associations de marchands, connues à l'époque achéménide mais peu attestées auparavant. Nous sommes mal armés pour évaluer l'importance respective des initiatives des marchands et des exigences du palais dans la création de telles associations. L. Graslin-Thomé ajoute enfin deux outils permettant de diversifier les risques en amont : le contrat *harrānu* pour rassembler les capi-

taux, la composition diversifiée mais standardisée des cargaisons.

Les deux chapitres qui composent la dernière partie terminent tous deux sur la même question : quel degré de calcul peut-on attribuer aux acteurs ? L'État peut-il mener une politique économique, et les acteurs peuvent-ils agir autrement que selon la tradition ? La réponse doit être nuancée. Il apparaît de plus en plus nettement que les Assyriens ont eu une politique délibérée d'encadrement des échanges, notamment vers la Méditerranée, par la création de places de commerce hors du domaine phénicien. L'exemple d'une production d'huile en masse à Ekron reste malheureusement isolé, mais certains changements économiques au Levant sont liés à la politique assyrienne. À l'inverse, les documents dont nous disposons ne montrent pas, selon L. Graslin-Thomé, un degré suffisant de cohérence pour avoir servi à autre chose qu'au contrôle des biens et à la fiabilité des transactions. On ne peut pas parler de véritable comptabilité.

Cette rapide discussion n'épuise pas, loin de là, tout ce que l'on pourra trouver dans ce livre remarquable fondé sur un vaste ensemble de sources, souvent peu connues hors du domaine assyriologique, et sur un usage réfléchi des concepts. L'approche pragmatique des modèles économiques et la richesse des analyses en font un ouvrage qui doit être lu à plus d'un titre et aura des répercussions bien au-delà de l'histoire du Proche-Orient ancien.

JULIEN ZURBACH

Malick Ndoye

Groupes sociaux et idéologie du travail dans les mondes homérique et hésiodique

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2010, 335 p.

Ce livre n'est pas de ceux qui offrent quelques variations sur un sujet facile. Issu d'une thèse, il consiste en un examen approfondi et rigoureux d'une question centrale – sinon de la principale question – de l'histoire de la Grèce archaïque, celle du travail, de sa nature, de son organisation, et des rapports qu'il entretient avec les groupes sociaux et les statuts person-

nels. Il était courageux de s'attaquer à ce sujet : il a été peu traité en France, comme le relève l'auteur, mais par des travaux importants, parmi lesquels le livre d'Yvon Garlan sur les esclaves et, surtout, celui de Raymond Descat sur l'idéologie du travail¹. L'auteur s'est donné les moyens nécessaires : la bibliographie comprend les travaux classiques sur le sujet (Jakov Abramovi Lencman, Fritz Gschnitzer, Alfonso Mele, Moses Finley), les sources sont connues et exploitées, et les travaux d'autres sciences sociales sont toujours invoqués de manière opératoire (Claude Meillassoux, Gérard Genette).

Le livre se concentre sur l'épopée et les textes qui nous sont parvenus sous le nom d'Hésiode. L'auteur offre au début du livre une présentation circonstanciée de ces sources à la fois connues et souvent laissées de côté. Il montre surtout, tout au long du livre et dans chaque raisonnement, une grande attention à leur caractère particulier, ce qui veut dire que, sans s'engager dans des arguties, il sait considérer quand il le faut l'importance du rapport parodique de l'*Odyssée* à l'*Iliade*, ou celle des contraintes métriques, quand il s'agit par exemple de mesurer la valeur des épithètes épiques. On peut penser que ce livre reflète là une attitude de plus en plus partagée aujourd'hui qui, loin du rejet hypercritique, considère que la question du rapport de l'épopée à la société qui la crée ne peut être résolue *a priori* et doit être constamment discutée dans la démarche de l'historien. Cela permet, à l'inverse, de considérer les œuvres dans leurs contextes de production. Comme R. Descat l'a montré, il faut analyser un discours dans toute son épaisseur et sa complexité, et c'est à travers lui que l'on peut décrire une idéologie et des rapports de production concrets.

Le livre est divisé en trois parties, consacrées respectivement à la valeur du travail d'un point de vue global, aux travailleurs libres puis aux esclaves. Le point de départ est toujours un recensement lexicographique très complet ; on trouve en annexe un corpus lexical et plusieurs tableaux qui permettent une orientation efficace dans le corpus considéré. L'argument principal est exposé dans la première partie : André Aymard, dans son article classique, oppose le travail autonome et le travail pour autrui, considérant qu'il s'agit de la

distinction essentielle pour les Grecs. On s'accorde à penser en effet que la connotation servile du travail salarié est un fait significatif. Mais l'auteur montre qu'il faut ajouter une autre distinction pour comprendre l'idéologie du travail homérique et hésiodique : il distingue le travail effectué pour sa valeur mythique et celui qui vise une valeur pratique, selon les termes d'Algirdas Julien Greimas. Le premier, propre aux aristocrates, est une démonstration d'une capacité, non une nécessité dictée par la faim. Les aristocrates des épopées sont capables de tout faire. Il y a évidemment là une dimension idéologique qui n'échappe pas à l'auteur : du vieux Laërte qui cultive son verger ou du roi qui regarde la récolte sur le bouclier d'Achille, on ne sait qui représente l'attitude la plus courante. Mais comme l'a souligné Evelyne Scheid, il est indéniable que les aristocrates commercent. Il n'y a donc aucun opprobre sur le travail ou sur une occupation particulière, mais une disjonction entre deux attitudes qui, croisées avec l'opposition entre autonomie et dépendance isolée par A. Aymard et soumises aux évolutions sociales du haut archaïsme, donnent lieu à des redéfinitions, notamment celle d'Hésiode, qui vise à réhabiliter la valeur pratique. L'analyse de la situation sociale d'Hésiode, qui aboutit à le situer dans une communauté paysanne, est remarquable et montre comment la prise en compte des caractéristiques propres à de telles sources amène aussi à les placer dans leur contexte de production.

Les deux chapitres suivants examinent la condition des spécialistes qui travaillent pour autrui et celle des esclaves. Le lien entre le savoir-faire qui définit l'artisan et la position ambivalente que celui-ci occupe dans l'idéologie est le point de départ du deuxième chapitre, lequel montre en contrepoint la diversité de fonctions et de conditions que recouvre la catégorie des démiurges. Parmi ceux que nous aurions tendance à reconnaître comme artisans, les potiers ou les charpentiers ne rentrent pas dans le même cadre que les artisans qui travaillent sur commande des aristocrates, plus visibles dans l'épopée. L'auteur souligne très justement que le *misthos*, traduit souvent par salaire, est à distinguer de l'entretien de celui qui le touche, avec un usage pertinent de l'étymologie et des sources un peu plus récentes, tel le contrat de Spensithios.

Le chapitre sur les esclaves n'est pas moins riche et examine tous les aspects de la question. Dans l'étude lexicale qui l'ouvre, l'auteur se situe dans la lignée des travaux de F. Gschnitzer ; les différents termes usités désignent l'esclave sous divers aspects (prisonnier, travailleur, membre de la maison, non libre) et non différents statuts. Il s'agit bien d'esclavage et en aucun cas de clientèle ou de quelque forme atténuée de domination. Il ne saurait donc être question d'un esclavage patrimonial, plus indulgent que l'esclavage athénien. L'auteur relève le contraste entre les désignations des esclaves comme masse et les rares esclaves personnalisés, qui n'est peut-être pas uniquement dû à la présentation. Les noms de fonction et les données sur le travail des esclaves attestent une cohérence certaine. L'esclavage est un élément de la production, même s'il reste impossible de déterminer son poids relatif en face du salariat.

Ce travail amène à remettre en question certaines affirmations courantes. Ainsi, M. Finley pensait qu'il valait mieux être esclave, rattaché à une maison (*oikos*), que libre en dehors de toute maison, car la société homérique était selon lui constituée d'une juxtaposition d'*oikoi* : le scepticisme de l'auteur sur ce point est bienvenu. Ce livre documenté et convaincant arrive aussi à point nommé pour montrer que la société grecque du haut archaïsme n'est pas uniquement partagée entre deux groupes, mais qu'elle est beaucoup plus complexe, et que les tensions qui la traversent sont en grande partie liées à l'organisation de la production. Il constitue d'ores et déjà un ouvrage de référence en histoire grecque.

JULIEN ZURBACH

1 - Raymond DESCAT, *L'acte et l'effort. Une idéologie du travail en Grèce ancienne, 8^e-5^e siècle av. J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

Pascal Payen

Les revers de la guerre en Grèce ancienne.

Histoire et historiographie

Paris, Belin, 2012, 440 p.

L'essai de Pascal Payen fait dialoguer trois voix intérieures : celle de l'historien spécialiste

de la Grèce ancienne, celle de l'helléniste attentif à la constitution d'une historiographie antique réinsérée dans la tradition disciplinaire sur l'Antiquité et celle d'un citoyen du XXI^e siècle sensibilisé aux formes prises par la violence collective, notamment celle des conflits armés. P. Payen est connu pour avoir fondé ÉRASME, la première équipe de recherche en France spécifiquement orientée vers l'étude de la réception de l'Antiquité aux époques modernes et contemporaines.

La première partie de l'ouvrage introduit la démarche générale de l'auteur qui consiste à prendre le contre-pied des évidences souvent formulées sur la guerre dans le monde grec. Non, la guerre n'est pas un état normal pour les cités qui voient rarement leur territoire occupé ou ravagé par les ennemis ; non, dans le monde grec antique, le guerrier ne se confond pas avec le citoyen puisque celui-ci n'est pas mobilisé systématiquement et que des étrangers, parfois même des esclaves, participent aux combats. La question qui intéresse les Anciens est d'ailleurs moins celle de la guerre, ses armes, son déroulement, ses stratégies, que celle de ses conséquences : qu'est-ce que la guerre fait à la société ? et à l'individu ? Tels sont les problèmes que pose Homère à son auditoire puisque, dès l'*Iliade*, ce sont moins les éclats des épées et des lances qui frappent l'oreille que la violence des sentiments engagés dans l'arène de la compétition héroïque, la détresse des plus âgés et des femmes, restés à l'intérieur des murailles, ainsi que l'impuissance des mortels devant des forces divines qui les dépassent. De même, poursuit P. Payen, si les historiens de l'Antiquité, puis les Modernes, se sont intéressés à Alexandre, ce n'est pas pour analyser le rythme de ses conquêtes mais pour tenter de comprendre ce qu'une telle aventure a eu comme répercussion sur le monde des cités, sur l'hellénisme et, de manière générale, sur la civilisation. La guerre est donc un fait social qui n'est pas indépendant des autres faits sociaux.

La deuxième partie du livre explore les violences en temps de guerre, leur éventuelle limitation par les « lois de la guerre », mais surtout leur explosion sous l'effet de la rationalité spécifique du combat. Dans cette partie, P. Payen met en lumière l'absence de vio-

lences explicites dans les récits des historiens anciens, reprenant à son compte une formule utilisée par Philippe Rousseau à propos de la guerre de 1914-1918, la « guerre censurée ». Pourtant, les détails sont là pour qui est attentif aux allusions : outrage du corps vaincu, chaînes liant les corps captifs, travail forcé pour les prisonniers. Dans la perspective du grand angle qu'implique le dessein de l'ouvrage, P. Payen accorde une large place aux non-combattants, partie prenante et souvent involontaire des conflits. Les victimes sont les enfants, tels les écoliers de Mycalessos, abattus jusqu'au dernier par un détachement de soldats faisant incursion en territoire ennemi, ainsi que les femmes. La tragédie attique leur réserve une place de choix que P. Payen interprète, de manière convaincante, comme des expressions de la voix commune de la cité. Si le viol est la hantise des vaincues, ainsi que le suggèrent les poètes, il est rare de le voir représenter en image ; P. Payen en rassemble utilement les rares données.

La troisième partie s'attache à définir les modalités de la guerre des cités en mettant en avant ce qui lui semble spécifique, son aspect défensif. Sur ce point, P. Payen n'a pas de difficulté à réunir les témoignages : la défense de la terre et celle du territoire sont souvent les motifs invoqués pour justifier une guerre, termes que reprend le très célèbre serment des éphèbes athéniens. On se demande cependant pourquoi avoir laissé de côté tout le volet de la guerre offensive, celle qu'Athènes mène au milieu du V^e siècle, celle de la piraterie organisée de l'époque hellénistique. Dans cette partie, P. Payen rappelle que les études sur les femmes et le genre ont peu été sensibles au domaine de la guerre, c'est un fait, et qu'il conviendrait de mieux intégrer les femmes, en tant que non-combattantes, dans une réflexion globale sur la guerre. Pour autant faut-il, comme le tente l'auteur, élargir le débat à une question plus générale sur la complémentarité des qualités, l'*andreia* ou le courage qui serait l'apanage des hommes et la *sôphrosunê* ou le contrôle de soi qui serait celui des femmes ?

La quatrième partie s'attache à la manière dont l'objet guerre fut construit dans l'historiographie antique. La spécificité grecque serait, et P. Payen en apporte des éléments convain-

cants, de passer d'une histoire des événements selon le modèle des chroniques assyriennes et néo-babyloniennes à une réflexion autour du fait guerrier. La guerre, pour les Grecs, est donc moins un fait qu'un problème. Et ce problème, il leur faut l'expliquer, ainsi que le fait Hérodote qui propose une interprétation en termes d'appétit de conquête et de logique de l'échec. Cette partie renvoie aux excellentes analyses publiées dans *Les îles nomades*¹. Au final, et dans une parfaite continuité intellectuelle, P. Payen conclut que « les historiens grecs des V^e et IV^e siècles ont élaboré une mise en question de la guerre qui en souligne ce que nous avons choisi de nommer les revers » (p. 334).

Ce parcours montre à quel point les *Revers de la guerre* sont nourris d'un questionnement anthropologique que P. Payen reprend à son compte, dans la lignée de ce qu'ont défendu avec talent Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, Nicole Loraux et leurs collègues. La guerre est un biais par lequel P. Payen pénètre ce « fait total » qu'est la société grecque ancienne, et un biais d'autant plus efficace qu'il en utilise les deux faces, celle, bien connue, des batailles et l'autre, moins connue, des non-combattants et des conséquences des conflits. Sur un dossier aussi complexe que celui de l'implication des femmes dans la guerre, P. Payen souligne les multiples directions prises par les débats actuels, notamment dans les études de genre, et nuance chacune des positions en soumettant au lecteur leurs points de contradiction. Mais à la différence de ses prédécesseurs anthropologues de l'hellénisme, P. Payen adopte une écriture originale par son souci constant de mener de front deux registres de discours tout à fait différents, celui d'un historien qui croise des sources de nature variée pour élaborer son propre récit sur le passé, et celui d'un spécialiste de l'historiographie, attentif à la construction des faits historiques dans un type de discours tout à fait singulier, le récit historique. De ce point de vue, l'essai est novateur et tout à fait réussi : il entraîne le lecteur en dehors des sentiers battus, refuse toute prise de position systématique, rafraîchit par son constant dialogue avec les autres périodes de l'histoire, surtout l'histoire contemporaine. Au lecteur, il offre

une autre manière de découper la réalité des conflits en y incluant tous ceux qui y participent (selon des modalités différentes certes), citoyens, esclaves, étrangers, citoyennes, jeunes et moins jeunes, et en rappelant combien tout découpage procède d'une visée narrative particulière. Puis, après avoir souligné les écarts qui nous séparent des Grecs, P. Payen peut aisément conclure sur leur modernité car, au bout du compte, pour eux comme pour nous, ce qui reste de la guerre c'est bien son goût amer.

VIOLAINE SEBILLOTTE CUCHET

1 - Pascal PAYEN, *Les îles nomades. Conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1997.

Martin Ostwald

Language and History in Ancient Greek Culture

Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2009, vi-322 p.

Cet ouvrage est un recueil de seize articles écrits par le philologue et historien Martin Ostwald. Il rassemble des textes publiés entre 1965 et 2005, une quarantaine d'années au cours desquelles l'auteur n'a cessé de réfléchir à l'époque classique.

Disons-le d'emblée, la lecture de ces articles est un plaisir, tant l'érudition et la clarté de l'exposition apparaissent à chaque page. Bien sûr, la publication de textes, parfois anciens, sans une réactualisation de la bibliographie est un exercice risqué. Sur nombre d'aspects, les publications ont été foisonnantes et il eût été précieux de disposer de nouvelles réflexions de M. Ostwald. Mais cette remarque n'enlève rien au grand intérêt de l'ouvrage et à sa qualité scientifique qui se manifeste notamment par une connaissance approfondie de la bibliographie anglo-saxonne, allemande, française et italienne, ce qui n'est pas si fréquent.

Dans la première partie, l'auteur explore des concepts fondamentaux de la vie politique grecque dont certains n'ont toujours pas fait

l'objet de beaucoup de travaux. Il s'intéresse ainsi au sens du mot *isokratia* chez Hérodote, qu'il définit comme un système politique dans lequel cohabitent un conseil et une assemblée, le premier faisant des propositions que la seconde ratifie ou non. Si le terme disparaît ensuite de la réflexion politique grecque, c'est parce que le clivage décisif passe désormais entre oligarchie et démocratie, entre Sparte et Athènes. Si les régimes démocratiques ont donné lieu à de multiples réflexions, il n'en va pas de même des régimes oligarchiques. De fait, les oligarchies sont très peu documentées et les sources hostiles. Il n'est pas certain *in fine* que les différences entre les deux régimes soient si importantes. Du reste, l'exemple du conflit entre Samos et Athènes permet de souligner que les considérations idéologiques concernant la démocratie semblent ne pas intervenir dans le débat athénien. La politique extérieure passait avant l'idéologie. En bref, le critère déterminant est la loyauté à l'égard d'Athènes. Lorsque cette dernière est mise en cause, le changement de régime peut devenir la solution adéquate.

Une autre façon d'aborder l'idéologie politique antique consiste, pour M. Ostwald, à ébaucher une comparaison avec les réalités contemporaines. Il propose ainsi une analyse comparée de la citoyenneté grecque et de la citoyenneté américaine. Alors que les Américains considèrent la citoyenneté, l'égalité et la liberté comme des droits, l'étude du vocabulaire aristotélicien montre que le philosophe les associe au partage (*métechein*) et à la possibilité de faire (*exeinai*). Il n'existe pas de droits individuels puisque la citoyenneté se caractérise par un partage égal, une participation égale. La citoyenneté antique dépend donc des autres. Il s'interroge également sur la guerre, questionnement directement hérité du contexte contemporain de 1989, ses espoirs et ses désillusions. Comment Platon et Aristote pensaient-ils la guerre ? Si aucun des deux n'a proposé une théorie générale sur la paix et la guerre, ils ont néanmoins abordé ces questions de façon sporadique et l'étude des différents passages révèle une homogénéité. Tous les deux déplorent la guerre, tout en la considérant parfois comme inévitable. L'éducation et le droit doivent alors permettre de contrôler

les recours au conflit militaire, afin que la paix et les vertus qui en découlent puissent fleurir. La cité pacifique n'existe qu'à la condition de disposer de citoyens entraînés à la défendre par des moyens militaires.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée au *nomos* dans l'histoire et la pensée grecques. Deux articles abordent des œuvres particulières, dans une démarche philologique. Le premier analyse un fragment de Pindare relatif au *nomos basileus* et inscrit cette conception dans une réflexion plus large sur l'évolution de la pensée grecque face au *nomos*. Pour le poète, ce dernier évoque l'acceptation commune des croyances traditionnelles. Il en accepte donc la valeur tout en sachant qu'elle n'est pas complètement satisfaisante. Le deuxième attire l'attention sur des fragments d'Antiphon dans lesquels ce dernier n'exprime pas de préférence entre la *physis* et le *nomos*. Il examine successivement les conséquences d'une vie obéissant aux commandements de l'une et de l'autre. Une vérité partielle apparaîtrait dans les deux. Le temps de la supériorité du *nomos* de la nature sur tous les autres considérés comme de simples conventions n'est pas encore venu. Un dernier article propose une réflexion plus générale sur le sens de l'expression *agraphos nomos*, cherchant à établir si elle correspond à un concept, en particulier celui contemporain de loi non écrite. Une étude attentive des sources amène M. Ostwald à conclure que ces *nomoi* n'ont rien de coutumier et ne correspondent pas plus à la jurisprudence. Ils constituent des obligations pour toute la société. Leur nature non écrite n'est pas pensée comme essentielle. Ces *nomoi* ne sont que des lois qui n'ont pas reçu de forme écrite.

La troisième partie rassemble plusieurs articles consacrés aux institutions athéniennes. L'auteur insiste sur le caractère démocratique de la *politeia* athénienne en soulignant le rôle politique du peuple, en particulier après les réformes d'Éphialte. Il consacre d'ailleurs une réflexion plus générale à l'Aréopage, en montrant les tensions qui existaient entre ce conseil et les partisans de la souveraineté populaire entre 479 et 461. Toutefois, M. Ostwald met en garde contre toute téléologie qui viserait à décrire « l'application consciente ou

inconsciente d'une idéologie préconçue » dans l'histoire politique athénienne, trop souvent inscrite dans la perspective de l'aboutissement de la démocratie (p. 176). Une autre façon d'aborder la réalité politique athénienne consiste à s'intéresser à des points particuliers : le financement des dépenses publiques, Diodote fils d'Eucratès, ou bien encore les relations entre Athènes et Chalcis. Plus fondamentalement, puisque la démocratie athénienne repose sur l'art oratoire, la capacité de prendre la parole et de convaincre, il convenait de poser la question de l'acquisition de cette compétence par les orateurs athéniens. En menant une étude fine des textes platoniciens consacrés aux sophistes, M. Ostwald conclut que la vision négative de l'éducation sophistique, pensée comme responsable de la corruption du *dèmos*, s'applique seulement à Alcibiade. C'est tout de même faire peu de cas des critiques portées par Platon contre Périclès dans le *Gorgias* par exemple.

Enfin, la quatrième partie revient sur les liens entre langage et narration historique, notamment les relations entre Hérodote et Thucydide d'un côté et l'histoire athénienne de l'autre. M. Ostwald tente de montrer que l'auteur de l'*Enquête* a subi l'influence de Sophocle en comparant leur perception de la vie humaine. Il livre également une réflexion sur les buts et les méthodes de l'auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Il lui reconnaît le mérite de l'objectivité, en particulier parce qu'il a su indiquer des éléments subjectifs, et son absence de recours aux divinités, sans doute sous l'influence des sophistes.

En somme, cet ouvrage rassemble des contributions variées, souvent importantes, qui marquent durablement l'historiographie de l'époque classique. Certes, de nombreux points de détail pourraient être discutés. Plus généralement, son positivisme et sa volonté de juger, c'est-à-dire de présenter la démocratie athénienne sous un jour positif, peuvent lui être reprochés. Il n'en demeure pas moins que la qualité de l'érudition de M. Ostwald et son indiscutable talent d'historien et de philologue forcent le respect.

Maria Luisa Catoni

Bere vino puro: immagini del simposio
Milan, Giangiaco Feltrinelli Editore,
2010, XVIII-505 p.

Dans la société grecque, la commensalité est une pratique de sociabilité essentielle à la cohésion de la communauté. Le *symposion* n'est pas une simple réunion d'hommes partageant du vin : il s'agit d'une pratique durant laquelle des liens religieux, sociaux et/ou politiques se tissent. Le vin est alors bu mélangé avec de l'eau, pour en tempérer les effets, en compagnie d'égaux.

L'étude de cette pratique connaît depuis une trentaine d'années une grande popularité chez les historiens. Ainsi, nous disposons désormais d'un savoir quasi encyclopédique sur le banquet, la commensalité, le *symposion*, qui couvre différents champs de l'histoire et invite à une réflexion de fond sur les différentes formes de convivialité dans l'Antiquité. Pour la civilisation grecque, de multiples sources (iconographiques, littéraires, épigraphiques, archéologiques) offrent la possibilité de réunir un corpus suffisamment solide pour appréhender le *symposion* comme un « lieu physique » spécifique, avec ses caractéristiques distinctives, une construction concrète et symbolique, « un moyen, un micro-contexte qui nous permet d'observer, à une échelle réduite, certains phénomènes sociaux et culturels importants qui ont lieu dans le macro-contexte de la cité et du monde grec » (p. XVII) ; un « lieu anthropologique » en somme. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'ouvrage de Maria Luisa Catoni, archéologue et historienne de l'art formée à la philologie classique. Son travail de recherche fait appel de manière pertinente et interdisciplinaire (en éludant la méthode combinatoire, les images n'étant pas les illustrations des textes) à toutes les sources possibles qui ont généralement été traitées séparément, avec pour fil conducteur les vases, les inscriptions et les images qu'ils véhiculent.

La méthodologie retenue englobe ainsi des aspects historiques, socio-économiques, juridiques, politiques, culturels, dont on ne peut que se réjouir. L'ouvrage offre de ce fait une synthèse bien informée sur le sujet (la longue bibliographie en est une preuve). Il tient compte

également des influences de cette pratique sur d'autres formes de convivialité, notamment chez les Étrusques et les Romains.

La construction du livre est assez complexe : le récit est dense, les thèmes et les questions soulevées sont clairement entrelacés. Le texte est complété par des notes souvent très longues, mais l'ouvrage contient un index des noms qui s'avère être un instrument essentiel pour se repérer, identifier et localiser très rapidement les sujets traités. La qualité des visuels est généralement moyenne, ce qui ne facilite pas la lecture d'un ouvrage s'appuyant largement sur l'iconographie, mais le lecteur a toutes les informations nécessaires pour retrouver aisément les objets.

Compte tenu de l'ampleur du thème, de la variété des problématiques, des angles d'approche et de la richesse du contenu, il n'est pas envisageable de viser une synthèse exhaustive d'un tel livre. Aussi je me limiterai à dégager les lignes de force de chacun des quatre chapitres qui le composent.

Dans le premier chapitre, l'auteur énonce le contexte et les occasions d'un *symposion*. Tout se déroule en fait selon un rituel précis et rigoureusement réglé, y compris, pour ne pas dire en premier lieu, la consommation du vin, soumise à des prescriptions contrôlant le niveau et le type d'ivresse que l'on décide de vouloir atteindre, tous, ensemble, de la même manière. Mais ce chapitre est également un moyen pour esquisser en creux un tableau des origines de la convivialité grecque, de ses différentes formes (banquet assis *vs.* banquet couché) et de ses modèles orientaux. Le plaisir de la conversation s'accompagne du divertissement visuel que proposent les vases manipulés lors du *symposion*. Ces images interpellent les symposiastes et les incitent à s'exprimer au cours d'un *symposion*, elles illustrent les valeurs partagées par le groupe et réaffirment son identité. Elles peuvent vraisemblablement alimenter les conversations et conditionner le choix d'un chant ou d'un sujet de discussion.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur s'arrête à la fois sur la place des artisans qui produisent la vaisselle pour le *symposion*, sur la valeur marchande de leurs œuvres, sur les images qui la décorent et sur la grande variété des inscriptions (les signatures, ce qui offre l'occasion

de s'arrêter sur la carrière d'Euphronios ; les inscriptions désignant la possession...), sur le lien entre la pratique de consommation du vin et les inscriptions poétiques (relevant de vases à verser – œnochoés – ou à boire – coupes), enfin sur le don et le contre-don. Ce chapitre est particulièrement dense. Sa logique peut paraître au premier abord assez alambiquée, mais il répond en réalité à un raisonnement serré. La célèbre « Coupe de Nestor » de Pithécusses permet ainsi d'envisager, en relation avec d'autres récipients de prestige, les questions relatives à l'apparition du *symposion*, à sa chronologie, à l'adoption du banquet de type phénicien, ainsi qu'à « l'interaction poétique de type agonal entre convives » (p. 174).

Le chapitre suivant prolonge cette analyse. Il est toujours consacré aux « interactions entre chants et images » (p. 219), mais à présent l'enjeu est de souligner, entre autres, les conditions et les modalités de « consommation » des images parallèlement à la manipulation des vases. L'état d'ivresse conditionne tout naturellement la perception que les symposiastes peuvent avoir des images peintes. Par ailleurs, les images peuvent jouer un rôle, s'inscrire par exemple dans une dimension « diachronique » : il suffit de penser aux médaillons des coupes qui émergent progressivement du vin au fur et à mesure que le buveur consomme la boisson. Les images pouvaient elles-mêmes être le prétexte à l'évocation de jeux érotiques, qui sont l'un des ingrédients du *symposion*, ou illustrer, dans un jeu de miroir, des moments de convivialité. M.-L. Catoni établit des parallèles entre les chants et les images ornant les deux faces des vases, ce qui suggère que cette décoration peut être interprétée comme une illustration du chant et alimenter des concours de chants improvisés lors des banquets. Le *symposion* constituait une occasion très importante de créer et de représenter des poèmes lyriques. À partir de ce constat, l'auteur avance une interprétation intéressante quant à la place de certaines images qui permettraient d'appréhender par des biais visuels un phénomène analogue à la poésie archaïque (avec les « chaînes symposiaques », p. 247), par exemple des images juxtaposant, sur le même récipient, deux expressions opposées de l'amour, homosexuel et hétérosexuel.

Le dernier chapitre est sans doute le plus original. L'auteur y analyse de manière conjointe les changements politiques et sociaux à Athènes entre la fin du VI^e siècle et le début du V^e siècle et l'évolution des ambitions, et probablement du statut social, des producteurs de vases athéniens entre 510 et 490 av. J.-C. Les *symposia* ont fourni des collections de chants, comme les skolies attiques qui datent de la rivalité entre les Pisistratides et les aristocrates.

Le Groupe des Pionniers acquiert alors une nouvelle conscience : l'auto-représentation des peintres de vases en serait un témoignage. Ces artistes, exclus du groupe des symposiastes, affichent littéralement leurs nouvelles ambitions et leurs aspirations par le biais des images et des inscriptions, y compris des noms désignant leurs collègues représentés comme des banqueteurs parmi les membres de l'aristocratie. Ces ambitions s'expliqueraient à la suite des changements profonds qui impactent la *polis* athénienne sous la tyrannie des Pisistratides et à la suite des réformes qui en découlent. L'interprétation est séduisante, même si des réserves sont de mise. Mais l'objectif de l'ouvrage est dévoilé : quelle place pour l'artisan et l'artiste dans la société grecque ancienne ?

Ainsi, si le *symposion* est le sujet principal de l'ouvrage, la question du statut social des artisans, de leur exclusion, de leur affirmation et de leur perception apparaît constamment à l'arrière-plan et nourrit l'analyse. Le contenu de cet ouvrage relève à mon sens aussi bien de la pratique du *symposion* que de la « construction » historique de la figure de l'artiste. L'auteur montre que l'étude de l'image et de l'imaginaire de l'artisan constitue, au même titre que la documentation archéologique, un objet d'histoire. Il y aurait de nombreux autres points à évoquer : les comparaisons avec les formes de convivialité doriques, à Sparte, à Crète ; les anomalies telles que la consommation individuelle, solitaire, en dehors du cadre institutionnel du *symposion* ; les excès, la distinction entre la bonne et la mauvaise ivresse, la transgression des satyres.

Robin Osborne

The History Written on the Classical Greek Body

Cambridge, Cambridge University Press, 2011, xv-260 p.

Ambitieux et passionnant, le livre de Robin Osborne se rattache au courant des recherches menées depuis une quinzaine d'années autour d'une anthropologie du corps dans les sociétés anciennes. Le corps est le support de multiples « langages » ou systèmes de signes, tels que le vêtement, la pilosité, les marques et inscriptions, les fards, et il est en même temps un langage dans ses différentes formes d'expression : poses et postures, monstration et dissimulation, plastique et couleurs. Le corps est ainsi devenu un révélateur du fonctionnement des autres systèmes de signes dans une société donnée. Dès lors, se demande de manière provocatrice R. Osborne, peut-on écrire une histoire de la Grèce à partir du corps considéré comme une forme d'écriture ? Il ne s'agit donc pas d'une histoire du corps, mais d'une histoire de ce qui est inscrit, ou ne l'est pas, sur le corps. Le pari est de montrer comment l'histoire écrite avec le corps grec à l'époque classique, entre le VI^e et le IV^e siècle avant notre ère, est une réécriture de ce que l'histoire, l'archéologie et l'histoire de l'art ont mis en évidence. Entre l'histoire construite à partir des sources écrites et orales et celle que donne à voir et à ressentir le corps, quel écart se construit ? Ici s'entrouvre un autre domaine, celui d'une histoire des émotions, que l'auteur ne mentionne pas explicitement, mais qui constitue le filigrane de son enquête.

L'objet du livre est d'accéder à l'expérience visuelle des Grecs et de montrer en quoi les arts qui ne relèvent pas de l'écriture permettent de parvenir au monde tel qu'il était perçu. Ainsi peut-on instruire le parallèle entre texte et art, à partir du postulat de leur écart, mais sans les hiérarchiser. Cet ensemble d'hypothèses est mis à l'épreuve dans huit chapitres, six d'ordre thématique, entourés de deux exposés plus théoriques.

Le premier chapitre prend pour point de départ implicite la théorie développée par Ferdinand de Saussure de l'arbitraire du signe linguistique. Alors que les mots de la chaîne

parlée ou écrite tendent à produire des classifications abstraites, les images renvoient aux choses de manière moins formelle et, surtout, ne sont pas tenues d'adopter les règles du langage écrit. Cela signifie aussi, pour l'historien, que les sociétés humaines vivent non pas seulement sous le pouvoir des mots, mais aussi à partir de l'observation du monde qui se déploie autour d'elles. D'un côté, l'histoire se trouve « incorporée » (*incorporated*) dans les mots ; de l'autre, elle se trouve « mise en corps » (*embodied*) dans les images (p. 6). La reconnaissance désormais admise du caractère écrit de l'histoire, en tant que construction relevant d'un « art » ou d'une poétique – visible par exemple, dans le cas de l'histoire grecque, sous la forme des polarités Grecs/barbares, citoyens/étrangers, dieux/mortels, souvent de mise dans les ouvrages des années 1970 et 1980 –, a permis de mettre au jour le langage spécifique du corps et de l'expérience visuelle des Grecs.

À partir du deuxième chapitre, R. Osborne analyse les modalités ou registres de perception au filtre desquels le corps peut devenir le support d'une autre histoire de la Grèce. Il s'agit de repérer les grilles de classification à travers lesquelles les écrivains et artistes grecs voyaient le corps. Ainsi, au lieu du corps masculin avant tout musclé, modèle des Modernes, les Anciens voyaient surtout les belles articulations du corps de l'athlète ou du héros. Les sources écrites, tel le Socrate du *Lysis*, font implicitement de celui qui est *kalos*, « beau », également un *kaloskagathos*, un « bel et bon », modèle d'excellence morale et sociale. Les auteurs des traités hippocratiques tout comme les sculpteurs ou les peintres sur céramique ne cherchent pas à rendre la musculature dans ses détails, mais à construire la signification visuelle de la structure du corps. C'est donc par une fausse analogie que les Modernes voient dans les corps grecs musclés un miroir de leurs propres fantasmes de masculinité. Les textes et les images tendent à donner au contraire une impression d'un potentiel de mouvement, qui fait sens à la fois pour elle-même et pour l'histoire dans laquelle elle prend place. Le chapitre trois démontre avec finesse, à partir des vases et des stèles funéraires, que le corps recèle par lui-même une signification. Le bas-relief qui donne à voir Ktésiléos d'Érythrée et

Théano d'Athènes (vers 400 av. J.-C.) ne les montre pas engagés dans une activité. Leur immobilité pleine de souplesse équivaut à un mouvement contrôlé qui traduit une forme de maturité sociale s'accomplissant dans l'institution du mariage. Le corps est un langage ; il parle, ou mieux, pour éviter de renvoyer à la prééminence toujours implicite des sources orales et écrites, il exprime et donne à voir, il *in-corpore* les rapports entre époux, entre homme et femme, au sein de la « classe de loisir ».

Le « corps du citoyen » était un chapitre attendu, surtout dans son parallèle avec celui des étrangers, qui sont *ipso facto* des non-citoyens. Le chapitre quatre propose un examen minutieux de la terminologie relative à la citoyenneté, notamment chez Aristote, pour conclure que la distinction entre ceux qui votent et ceux qui ne le peuvent pas était, à Athènes, d'importance secondaire. Mais alors que faire des passages de la *Politique* et de la *Constitution d'Athènes*, où l'expression *metekhein tês poleôs* (« participer de la cité ») définit avec force le statut de citoyen ? Dans le chapitre cinq, l'étranger est désigné surtout par des marqueurs culturels qui donnent à voir une « Athènes cosmopolite ». Alors que le politique défini dans l'écriture met en scène une Athènes dans laquelle l'étranger est l'image en négatif de l'Athénien, le politique offert à la vue dans les arts visuels réserve au corps de l'étranger une place où il côtoie le corps des citoyens. Le clivage entre étranger et citoyen, marqué si nettement dans la loi, n'est pas représenté dans le langage du corps. Cela peut étonner, alors que tout ce qui appartient au registre de l'impureté (*pollution*) n'est pas l'objet de la même suspicion. Ou, plutôt, l'impureté couvre les domaines que la loi ne peut atteindre. Le dernier registre abordé est celui du corps des dieux. Parmi un ensemble d'analyses passionnantes sur la figuration du divin (non sans lien avec des controverses qui touchent notre contemporain ; que l'on songe aux différentes affaires de « caricatures » ou de représentations de Dieu), l'auteur souligne que les documents écrits décrivent par le menu les sentiments, les réactions, les émotions des dieux, mais ne détaillent pas les traits sous lesquels ils apparaissent aux mortels. Pour

le lecteur de l'*Odyssee*, que représente la figure de Mentor que choisit Athéna pour se manifester à Ulysse ? Le texte peut se contenter de mentionner le corps que les arts de la vue se doivent de montrer. Bien entendu, R. Osborne n'ignore pas le dossier complexe de la figuration aniconique des dieux dépourvus d'un corps humain. Il envisage aussi, par-delà la distinction entre mortel et immortel, homme et dieu, la question des changements qui affectent les images des dieux avec le temps.

Le dernier chapitre rassemble les idées forces développées précédemment. Il insiste sur les différences qui affectent l'histoire sociale de la Grèce ancienne, selon que l'on prend en compte une vision du monde segmentée en catégories, telle que la construisent les sources écrites, ou bien que l'on s'en tient à l'« évidence » de ce qui est vu. R. Osborne renvoie ici à deux conceptions du travail de l'historien et de l'histoire : soit le passé est conçu comme figé dans les textes et leurs catégories, soit le passé que vise l'historien est considéré comme ayant été vivant et vécu ; en ce cas, l'enquêteur, dans la tradition hérodoteenne, a besoin de trouver les cheminements qui le conduiront au-delà des limites des textes. Mais cette autre histoire, à partir du corps donné à lire, prenant acte d'une « brèche » (*grap*) entre, d'un côté, « le discours verbal des textes littéraires et épigraphiques » (p. 216) et, de l'autre, le monde des sens, n'implique-t-elle pas de réintroduire la polarité de nature cartésienne entre l'esprit et le corps ? L'anthropologie historique s'est davantage efforcée de dégager les interférences entre ces deux registres de l'analyse. Or l'histoire grecque telle qu'elle s'écrit depuis une vingtaine d'années tend non à renier les anciennes polarités de nature structurale entre citoyens et esclaves ou métèques, entre Athéniens et non-Athéniens, hommes et dieux, purs et impurs, ainsi que les bénéfiques qui en résultaient pour la connaissance des sociétés anciennes, mais à proposer, à partir des mêmes catégories, une histoire de leurs recouvrements partiels et de leurs convergences. Au sujet de cette divergence, le livre de R. Osborne oscille sans jamais trancher. Cette « histoire différente » qu'il revendique, éloignée des grandes notions classiques – politique, institutions, statut social, loi, économie –, mettrait en avant

l'expérience vécue à travers le corps et proposerait une nouvelle polarité globale, sous la forme d'une « brèche entre le monde décrit dans le discours verbal et le monde perçu par les yeux » (p. 230). Faudrait-il donc que l'expérience de la vision se substitue absolument à la « raison graphique » ? Parions plutôt sur leur inclusion réciproque et nécessaire, ainsi que semblent le laisser entendre, peut-être tardivement, les derniers mots de ce livre qui ose bousculer nos manières de faire de l'histoire grecque.

PASCAL PAYEN

Christiane Sourvinou-Inwood

Athenian Myths and Festivals: Aglauros, Erechtheus, Plynteria, Panathenaia, Dionysia
Éd. par R. Parker, Oxford, Oxford University Press, 2011, xi-377 p.

Publié à titre posthume, *Athenian Myths and Festivals* plonge le lecteur dans le laboratoire d'une spécialiste incontestée de la religion grecque. Dans sa préface, Robert Parker suggère l'important travail qui fut le sien pour traduire les textes grecs significatifs, clarifier l'expression parfois, mettre à jour la bibliographie et donner un titre à l'ouvrage. Le résultat est un livre dense – voire touffu –, hommage manifeste à une collègue et amie décédée brutalement en 2007.

Après une formation aux études classiques et à l'archéologie, rapidement suivie d'une orientation vers le structuralisme et l'anthropologie historique, Christiane Sourvinou-Inwood a très vite formulé et mis en œuvre une méthodologie de décryptage des codes culturels mobilisés par les Anciens dans le domaine des mythes, notamment dans l'iconographie. Très sensible au comparatisme, elle fait partie de ceux qui soutiennent que la religion grecque antique ne peut être analysée en dehors de sa dimension politique, les représentations mythico-religieuses n'ayant d'autres significations que celles issues des pratiques civico-sociales qui les produisent¹. Une telle démarche se retrouve dans ce livre qui s'attache aux mythes et rituels liés à l'identité civique d'Athènes : ses divinités principales, ses héros et héroïnes, et ses acteurs humains.

Le volume est constitué de sept chapitres de longueur inégale. Le premier introduit l'ensemble de l'ouvrage en signalant les deux fêtes majeures, les Panathénées (avec l'analyse de l'offrande du péplos et de la frise du Parthénon) et les Dionysies. S'y ajoute la présentation du complexe rituel constitué des Plynthèria et des Kallyntèria, des fêtes qui ne sont pas totalement dissociables des Panathénées, ce qui contribue parfois à une impression de répétition. Ce chapitre est l'occasion de préciser les définitions des outils employés (mythème, logique rituelle, schéma rituel) et de la méthode : reconstruire les possibles de la réalité antique, par le moyen de la comparaison et de la critique exhaustive de toutes les sources qui évoquent un ou plusieurs aspects de la fête considérée. Le deuxième chapitre est centré autour de figures mythiques centrales dans l'imaginaire civique athénien : Aglauros, Érichthonios, Érechthée, Praxithéa. Pour chacune d'elles, C. Sourvinou-Inwood restitue les évolutions des représentations. Le troisième chapitre analyse plus particulièrement le complexe rituel des Plynthèria et des Kallyntèria, autour d'Athéna et d'Aglauros. Le quatrième chapitre traite du Palladion (la statue cultuelle d'Athéna, venue de Troie) en posant la question de la signification d'une Athéna troyenne à Athènes. Le cinquième chapitre examine le dossier d'Athéna Polias, des Panathénées et du péplos offert par les Athéniens à leur patronne divine, ainsi que des représentations de la frise des Panathénées où figurerait la remise de ce vêtement à la déesse ou à sa prêtresse. Le sixième chapitre consiste en une discussion directe d'un article de Stephen Lambert concernant la prêtrise de Zeus Éleuthereus et sa relation avec le génos des Bakchiadai². Il souligne l'intérêt porté par l'auteure à la question des acteurs et des responsables de rituels concernant l'ensemble de la cité. Le septième et dernier chapitre, malheureusement inachevé, invite à prolonger la question de l'implication des associations culturelles à caractère gentilice dans les rites et les mythes de l'Athènes ancienne.

Le grand intérêt de l'ouvrage est qu'il offre au lecteur tous les éléments d'une critique avertie et minutieuse de l'ensemble des sources et interprétations, anciennes et modernes, relatives aux rites et aux mythes constitutifs

de l'identité de la cité. Les enjeux des analyses proposées méritent qu'on les souligne. D'une part, sur la méthode : la religion grecque ne peut se traiter sans une connaissance précise du fonctionnement indigène des catégories de l'imaginaire. Les mythes qui nous parviennent sous forme de récits (étiologies, images, descriptions de rituels) agencent des mythèmes (des séquences narratives très courtes) anciens ou nouveaux. Chaque version mythique doit donc être comprise comme un récit qui résonne à la fois familièrement et étrangement, sa raison d'être étant indissociable du présent de son exécution. C'est par la comparaison entre les différentes versions des récits, en isolant les mythèmes et en identifiant les nouvelles séquences, que C. Sourvinou-Inwood réussit à reconstituer une histoire de l'imaginaire religieux des Athéniens. Elle conclut ainsi que l'Érechthée de la période classique (héros d'une tribu clisthénienne considéré comme un des premiers rois d'Athènes) est une figure contemporaine de l'émergence d'Érichthonios (figurant le premier-né du territoire et l'enfant d'Athéna). Ces deux figures mythiques, qui apparaissent au début du V^e siècle avant notre ère, endosseraient, selon C. Sourvinou-Inwood, les fonctions auparavant associées à la seule figure d'un Érechthée qu'elle désigne comme « complexe », afin de le distinguer du nouvel Érechthée. L'Érechthée ancien concentrerait à la fois la fonction royale originaire et la proximité avec Athéna puisqu'il est considéré par C. Sourvinou-Inwood comme celui qui introduit son culte à Athènes.

D'autre part et de manière plus générale, le travail de C. Sourvinou-Inwood met en lumière un fait peu souligné, la forte implication de l'élément féminin dans l'identité athénienne. Alors que les Plynthèria et les encore moins bien connues Kallyntèria sont souvent perçues par les historiens comme des fêtes liées à des activités dites « de filles » (laver la statue puis la décorer comme on lave puis range l'intérieur de la maison), C. Sourvinou-Inwood démontre de manière convaincante qu'il s'agit de fêtes fondatrices pour la communauté civique entière. Les opérations rituelles conduiraient la statue d'Athéna Polias de sa demeure de l'Acropole au rivage maritime de Phalère (la localisation du bain de la statue reste toutefois fragile) et impliqueraient une

procession de retour pour la réinstaller dans son sanctuaire acropolitain. La manipulation de la statue de culte et le fort enjeu symbolique associé aux processions – l'établissement (ou le rétablissement) d'Athéna à Athènes – suggèrent que ces rituels, où des femmes jouaient un rôle important, n'avaient pas pour fonction l'apprentissage des gestes d'un quotidien féminin mais signifiaient plutôt l'importance de leur statut civique. L'ensemble rituel que C. Sourvinou-Inwood interprète comme la commémoration de la victoire d'Athéna sur Poséidon est aussi une commémoration de la mort d'Aglauros, fille et épouse royale, mais également prêtresse d'Athéna. Aglauros, héroïne du temps de l'origine, est morte pour sauver sa patrie menacée par les alliés de Poséidon, par fidélité à la divinité patronne de la cité. Sans Aglauros, sans les Athéniennes, la cité aurait perdu la protection d'Athéna.

Athenian Myths and Festivals, d'une impressionnante érudition, apporte des éléments de réflexion qui alimenteront un certain nombre de débats scientifiques actuels (sur le rôle des élites dans les rituels, la place des femmes dans la religion civique, ou les relations entre cultes, mythes et événements politiques). En revanche, la lecture n'est jamais facile car C. Sourvinou-Inwood, qui ne veut laisser aucune question en suspens et choisit d'observer les phénomènes à différentes échelles, emprunte souvent des sentiers de traverse. De fait, le lecteur n'échappera pas au sentiment d'avoir, parfois, perdu sa route.

VIOLAINE SEBILLOTTE CUCHET

1 - À cet égard, voir son article de référence sur la religion grecque : « Qu'est-ce que la religion de la *polis* ? », in O. MURRAY et S. PRICE (dir.), *La cité grecque d'Homère à Alexandre*, trad. par F. Regnot, Paris, La Découverte, [1990] 1992, p. 335-366 ; ainsi que ses réflexions sur le comparatisme et l'histoire grecque ancienne : « Male and Female, Public and Private, Ancient and Modern », in E. D. REEDER (éd.), *Pandora: Women in Classical Greece*, Baltimore/Princeton, The Walters Art Gallery/Princeton University Press, 1995, p. 111-120. Sur sa méthode, voir *Reading Greek Death: To the End of the Classical Period*, Oxford, Clarendon Press, 1995, et particulièrement p. 443-444.

2 - Stephen D. LAMBERT, « The Attic *Genos* Bakchiadaï and the City Dionysia », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 42-4, 1998, p. 394-403.

Christel Müller

D'Olbia à Tanaïs. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique
Bordeaux, Ausonius, 2010, 453 p. et 82 ill.

Cet ouvrage épais, issu d'un mémoire d'habilitation, offre une synthèse à la fois utile et novatrice sur trois États antiques du Pont Nord : Olbia, Chersonèse et le royaume du Bosphore. Le point de vue adopté est pontique, ce qui permet à l'auteur de dépasser la tenace dichotomie « centre-périphérie ». Christel Müller se place dans la perspective des territoires et du développement spatial des cités grecques, avec la volonté de ne pas se laisser enfermer dans le modèle de la cité, en consacrant une large place à la mobilité des populations et à l'analyse des réseaux. L'enquête sur la région analysée se décline en plusieurs questionnements des lieux communs et convictions commodes : le Pont Nord est-il une périphérie productive par rapport à un centre consommateur ? prend-il place dans un système global d'échanges des biens et/ou construit-il aussi ses propres circuits ? sous quel angle faut-il concevoir ses contacts avec l'environnement proche (les « indigènes ») et plus lointain (le monde égéen) ? enfin, est-il pertinent de se poser la question d'une unité et/ou d'une identité propre ?

L'introduction livre un aperçu historiographique des recherches archéologiques et des publications¹. Comme le montre avec raison l'auteur, les positions de Michel Rostovtzeff sur la question des contacts culturels et de l'ethnicité sont aujourd'hui désuètes, en raison de sa vision asiatique du Pont Nord, perspective remplacée, au cours de son exil, par celle d'un monde où les Grecs triomphent des barbares. Cet espace considéré comme périphérique l'est tout autant dans d'autres registres : il est essentiellement connu par des opinions communes ; sa géographie et son histoire restent peu familières aux Occidentaux ; enfin, après la glaciation idéologique sous le régime soviétique, doublée de la barrière linguistique, on assiste depuis 1989 à une ouverture qui entraîne une « fusion » de la bibliographie.

Se fondant sur la maîtrise de la documentation (croisement des sources littéraires, épi-

graphiques, numismatiques et archéologiques), ainsi que sur l'exploitation patiente de la très riche bibliographie russe et ukrainienne, le livre s'inscrit dans une perspective résolument actuelle. Il importe de signaler que la synthèse a été rendue possible grâce à l'accumulation considérable de données nouvelles, ainsi que par l'insistance délibérée des archéologues sur l'économie rurale et la « culture matérielle », privilégiées par la recherche soviétique. Remarquable est le traitement critique de la littérature (post)soviétique et de ses positions essentialistes, ainsi que la chasse constante aux raisonnements circulaires et aux « romans historiques ». Les appréciations sont justes, bien que le ton puisse paraître excessif parfois ; à vrai dire, les connaisseurs de l'historiographie des pays de l'ancien bloc socialiste trouveront les critiques plutôt modérées.

À la fois sensible aux approches sociologiques et critique de l'approche primitiviste de l'économie antique de Moses Finley, car adepte du courant plus nuancé des écoles de Liverpool et Bordeaux, C. Müller privilégie dans ses enquêtes des négociations plutôt que des rapports de force. De même, les questions d'acculturation réciproque sont envisagées sous l'angle de la construction sociale de l'identité et d'une hybridité originelle, grâce à une « dés-ethnicisation » de l'interprétation des sources, en premier lieu des artefacts (p. 19).

La monographie s'articule selon trois grands axes, autour du thème central des territoires. L'évolution historique de cet espace colonisé à l'époque archaïque, jusqu'à son entrée sous la domination de Mithridate VI Eupator, est traitée dans les chapitres 1 à 3 qui confrontent représentations et perceptions. Le royaume du Bosphore agrège, autour de sa capitale Panticapée, les cités grecques et les populations indigènes des deux rives du Bosphore cimmérien. C'est un bel exemple de rapport entre ethnicité et partage du territoire : les Spartocides, souverains de cette entité duale, se partagent archontes des cités et rois des *ethnè*, indice précieux de la conception spatiale et politique du territoire qu'ils dominent. Ce territoire est défini par des marqueurs symboliques et physiques : l'attribution de noms dynastiques aux cités (re)fondées par les souverains, l'érection de monuments et d'une série de constructions (levées de terre, fossés).

Avec la même patience sont décrits les deux autres États, à leur tour des entités phagocytes d'espace : Olbia pontique et Chersonèse taurique. Concernant la question controversée des crises pontiques et de la réduction des territoires, avec une rupture majeure dans les années 270, l'auteur s'inscrit en faux contre l'interprétation « catastrophiste », et privilégie plutôt des changements climatiques que la pression des peuples nomades, sans souscrire toutefois à une perspective irénique. C. Müller prouve que la supposée « crise monétaire » n'est qu'une évolution, à savoir l'introduction et l'expansion des monnaies de bronze. Enfin, les pages passionnantes sur Néapolis de Scythie, capitale du petit royaume des « Scythes tardifs » en Crimée, dressent l'image d'une monarchie hellénistique entre Scythes et Grecs.

Dans un deuxième axe, les chapitres 4 à 6 concernent les modalités et l'évolution de l'organisation des territoires, ainsi que les productions (céréales, vin). À cette fin, l'auteur s'intéresse au rapport fluctuant entre besoins locaux et surplus éventuels grâce, entre autres, à la cliométrie – ici, un ensemble de quantifications théoriques afin d'évaluer les capacités potentielles d'exportation. La dynamique des territoires, perceptible à la suite des prospections et des fouilles dans les *chôrai* nord-pontiques, dévoile qu'il n'y a pas de correspondance exacte entre le découpage global et les besoins du corps civique, ce qui condamne d'avance toute tentative d'interprétation égalitariste. Dès lors, les parcellaires du Pont Nord, et notamment le parcellaire spectaculaire et idéalisé de Chersonèse, sont interprétés dans une optique qui privilégie la logique spatiale.

Le dernier axe s'attache à surprendre l'interaction et l'échange de ces territoires avec leurs hinterlands, mais aussi avec le reste du monde pontique et, au-delà, avec les mondes thrace et méditerranéen. C'est une occasion de mobiliser la notion de réseaux (*networks*), où se tissent des liens complexes en termes humains et géographiques, qui permettent de dépasser le modèle classique et trop commode « centre-périphérie ». Dans le chapitre 7 consacré aux hinterlands et aux systèmes régionaux de redistribution, l'auteur préfère penser les contacts avec la population locale en se focalisant sur le statut de dépendant, au détriment

de l'interprétation ethnique. Au passage, elle fustige les positions de l'historiographie russo-phonie, marquées par un essentialisme viscéral dans l'interprétation ethnique des artefacts, en combinaison inattendue avec la théorie stadiale des sociétés. Le dossier sur la construction des systèmes emporiques (Panticapée, Phanagorie, Tanaïs, ainsi que l'étude de cas du site d'Elizavetovskoe) met en avant, dans ce réseau économique, des échanges qui se pratiquaient de manière segmentée, avec une coexistence des échanges monétaires et non monétaires. L'auteur examine, enfin, les privilèges économiques réciproques entre Athènes et le royaume du Bosphore, notamment au IV^e siècle av. J.-C., qui est le grand siècle du Pont Nord.

La commodité du découpage (la mer Noire septentrionale), volontaire et assumé, s'explique aussi bien par la géopolitique contemporaine que par son unité linguistique ; cette vaste région venait d'être désignée comme une *koinè* pontique dans un important recueil de 2007². Le grand apport du livre est de dépasser l'image de la mer Noire comme espace fermé, ou comme entité repliée sur elle-même³. Si les trois États forment des systèmes dynamiques, voire, selon le syntagme de l'auteur, des « régions économiques », c'est le Pont-Euxin tout entier qui apparaît comme un monde ouvert, en interaction constante avec son hinterland, avec les autres cités pontiques et le monde méditerranéen, et jamais à l'écart des grands flux commerciaux.

L'ouvrage se clôt par un dossier épigraphique composé de vingt-trois textes grecs pertinents (avec traduction personnelle et bref commentaire), suivi de vingt-cinq pages de bibliographie et des index détaillés. Il convient de signaler la richesse et la qualité des illustrations, dont des cartes et des plans.

Le pari de l'auteur était ambitieux : désenclaver le Pont Nord, « désethniciser » les artefacts, mettre en garde contre l'essentialisme et la réification archéologique, tout en ouvrant de nouvelles pistes de réflexion. Ce pari est pleinement réussi : cette étude de référence constitue désormais un exemple de méthode pour d'autres espaces du monde méditerranéen.

1 - Entre autres, deux synthèses : Ellis H. MINNS, *Scythians and Greeks: A Survey of Ancient History and Archaeology on the North Coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus*, Cambridge, University Press, 1913 ; Michael ROSTOVITZ, *Iranians & Greeks in South Russia*, Oxford, Clarendon Press, 1922 ; et un ouvrage de référence, quoique par défaut : Aleksandra WAŚOWICZ, *Olbia Pontique et son territoire. L'aménagement de l'espace*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

2 - Alain BRESSON, Askold IVANTCHIK et Jean-Louis FERRARY (éd.), *Une koinè pontique. Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral nord de la mer Noire (VII^e s. a.C.-III^e s. p.C.)*, Bordeaux, Ausonius, 2007.

3 - Jurij G. VINOGRADOV, *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mayence, Ph. von Zabern, 1997, p. 1-73.

Brigitte Le Guen (dir.)

L'argent dans les concours du monde grec
Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2010, 421 p. et 22 p. de pl.

La recette d'un bon colloque est connue : une problématique neuve et/ou pointue et des intervenants de qualité. Ce colloque international entre dans cette catégorie (malgré les absences de Jean-Yves Strasser et de Denis Knoepfler), car l'idée de dresser un bilan sur l'argent dans les concours est neuve et s'avère fructueuse. Le colloque porte sur l'*oikonomia* des concours en Grèce et en Méditerranée orientale. Brigitte Le Guen, dont on connaît les travaux sur l'histoire du théâtre grec, a centré le propos sur les concours théâtraux, car Henry Pleket avait déjà étudié certains points relatifs à l'*oikonomia* des concours sportifs¹. L'essentiel des contributions porte sur la période entre le V^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle apr. J.-C. ; il y a en outre une communication de Wolfgang Decker sur le monde proche-oriental et l'univers des poèmes homériques, où les concours sportifs étaient étroitement liés au pouvoir monarchique, que le roi y participe ou qu'il se contente de distribuer les récompenses, quand il y en avait, aux concurrents. Il montre que prévalait déjà la diversité des prix octroyés et que certaines modalités de leur mode de distribution ont perdu, comme le fait que les

vainqueurs n'étaient pas toujours seuls à être récompensés.

Les communications sont regroupées en trois parties. La première porte sur le financement des concours classiques et hellénistiques, d'abord à Athènes, puis dans d'autres régions de Grèce et d'Asie Mineure. Peter Wilson, auquel on doit une remarquable analyse du financement des Grandes Dionysies d'Athènes, complète son étude en examinant le financement des *Dionysia* des dèmes (subdivisions du territoire) attiques. Ces concours sont attestés essentiellement dans les dèmes les plus peuplés et les plus riches, qui avaient pour souci principal d'équilibrer leur budget culturel ; l'organisation et le financement reposaient largement (y compris pour ce qui concerne les acteurs dans le cas de Thorikos) sur des chorèges locaux si dévoués à leur dème qu'ils exerçaient rarement des responsabilités au niveau civique. La taille des théâtres de certains dèmes est tellement disproportionnée par rapport à leur population qu'il semble qu'ils étaient loués pour en retirer des revenus. L'autonomie des dèmes par rapport aux institutions centrales est évidente, sauf dans le décret figurant sur une inscription d'Acharnes, datée de l'époque où Démétrios de Phalère (315/314) gouvernait Athènes. Le même texte est au cœur de la communication cosignée par Eric Csapo et P. Wilson, relative au passage de la chorégie à l'agonothésie à Athènes : aux yeux de son éditeur, Georges Steinhauer, l'absence de mention de chorège dans ce décret confirme cette datation. E. Csapo et P. Wilson lui objectent que la présence d'un épimélète dans un dème ne saurait prouver l'existence d'un agonothète de la ville. Le document montre plutôt qu'en 314, cette charge n'avait pas été créée. Ils insistent aussi sur la lourdeur des dépenses des agonothètes, peu conforme à la volonté de limiter les dépenses somptuaires affichée par Démétrios, et formulent l'hypothèse que l'agonothésie serait une création des démocrates ; de fait, le premier monument agonothétique est contemporain de la restauration de la démocratie en 307.

La communication de Daniela Summa sur le financement des concours en Locride, qui permet de sortir d'Athènes, cité considérée comme la capitale théâtrale des Grecs, montre

la diversité des pratiques culturelles dans cette petite région hétérogène de Grèce centrale : la Locride occidentale, qui se rattache au monde de la Grèce de l'Ouest, est moins tournée vers le théâtre que la Locride orientale, qui est dans la sphère d'influence égéenne.

Léopold Migeotte propose ensuite une typologie des modes de financement des concours. L'utilisation des fonds sacrés (caisses des sanctuaires, revenus des biens et domaines, taxes) est attestée, notamment en Grèce centrale, comme celle de l'argent provenant de fondations religieuses créées par des bienfaiteurs (Délès, Tanagra) ; à cela s'ajoutaient des fonds publics (Délès, Anactorion, Ilion, Athènes), des liturgies (Iasos, Délès), des contributions des cités participantes (en Eubée au III^e siècle) et des dons privés (attestés au moins aux Itônia d'Amorgos).

La deuxième partie porte sur le financement des édifices de spectacles (théâtres, stades, hippodromes) à partir des allusions littéraires, des inscriptions honorifiques et des comptes. Jean-Charles Moretti étudie les théâtres qui sont destinés à accueillir des spectacles, mais aussi des assemblées. Par comparaison avec d'autres types d'édifices et avec les autres dépenses engagées lors des concours, on peut estimer le coût de ces édifices, éléments majeurs de l'équipement monumental des cités. Ils étaient de loin les édifices de spectacle les plus onéreux, mais la documentation disponible ne donne pas d'information précise sur leur coût global. Les bienfaiteurs jouaient un rôle éminent dans leur construction, et semblent avoir eu une propension particulière à financer le *proskénion* (portique dont la couverture en terrasse fournissait un autre emplacement au jeu des acteurs). Le coût élevé de la construction explique que beaucoup de théâtres, financés sur fonds publics et/ou privés, aient été en chantier pendant des décennies (Athènes à l'époque classique, Délès à l'époque hellénistique, Aphrodisias à l'époque impériale) : les apports d'argent permirent de compléter et de transformer les théâtres pour les adapter aux nouveaux goûts en matière de spectacle et d'ornementation.

Virginie Mathé évoque ensuite les stades et hippodromes, infrastructures également très répandues en Méditerranée orientale (Grèce,

Asie Mineure, Syrie séleucide, Alexandrie) : 220 stades sont attestés, dont quarante-quatre connus, et trente-quatre hippodromes sont cités, dont sept ont été identifiés. Structures moins complexes que les théâtres, avec peu d'éléments bâtis, à l'exception des parties accueillant les spectateurs, stades et hippodromes ont fait l'objet de financements par des bienfaiteurs plus modestes que pour les théâtres. Ces contributions portaient sur les parties accueillant le public, sur les dispositifs de départ et la préparation des pistes.

La dernière partie de l'ouvrage porte sur les prix des concours ou, plus précisément, sur les dépenses en faveur des artistes, car il y est aussi question de *misthos* et de *siteresion* dans le cas de la loi eubéenne évoquée par William Slater. Ce texte relatif à l'organisation de *Dionysia* par les cités eubéennes donne à penser que les dépenses induites par l'entretien des artistes pouvaient être très élevées, plus que les prix qu'ils étaient susceptibles de recevoir, jusqu'à un talent (6 000 drachmes) pour une troupe, l'association entre concours choraux et dramatiques étant particulièrement onéreuse ; d'où, selon lui, le déclin des *Dionysia* au I^{er} siècle avant notre ère, période de forte pression fiscale.

Sylvain Perrot examine les récompenses des musiciens à Delphes et indique qu'avant la réorganisation des Sôteria en concours stéphanite par les Étoliens au III^e siècle, des prix en argent furent distribués aux vainqueurs, comme aux artistes qui donnaient des concerts à la demande des organisateurs. L'interprétation du décret amphictionique sur l'équivalence entre un tétradrachme attique et quatre drachmes « d'argent » – et non « attiques » comme l'écrit l'auteur –, comme un texte pris en faveur des technites, est une hypothèse intéressante, mais qui reste à fonder. La communication richement illustrée de Katherine Dunbabin sur les représentations de récompenses à l'époque impériale donne à voir des prix plus variés que ceux attestés auparavant dans le monde grec : couronnes végétales ou non, palmes et sacs de monnaies posés sur des tables succèdent aux athlètes se couronnant de la statuette et de l'iconographie vasculaire grecques. Cette thématique est attestée sur les mosaïques et sur les émissions monétaires frappées en

Asie Mineure à la fin du II^e et au III^e siècle de notre ère ; l'examen des droits de ces pièces combiné à une mise en série des émissions serait probablement fructueux.

Les principaux apports de ce colloque concernent la mise en lumière du rôle important des contributeurs privés, et notamment des étrangers, dans le financement des concours. La vitalité des concours pendant la période hellénistique et impériale apparaît aussi clairement. Enfin, la question débattue de la distinction entre concours stéphanites et chrématites, qui fait partie du legs intellectuel de Louis Robert, a été examinée à plusieurs reprises, notamment pour évoquer les avantages (rentes, privilèges divers) que les vainqueurs des concours stéphanites, couronnés seulement d'une couronne végétale par les organisateurs, se voyaient octroyer à leur retour par leur cité d'origine. Faut-il pour autant abandonner cette distinction, comme B. Le Guen incline à le faire dans son introduction, ou s'y tenir comme Olivier Picard dans sa conclusion ? L'étude par W. Slater de concours où une partie des épreuves pouvait ressortir à la catégorie « agôn néméto » (concours avec contrat et prix) et l'autre à celle de l'« agôn stéphanites » invite à penser que les réalités étaient diverses.

CATHERINE GRANDJEAN

1 - Brigitte LE GUEN, *Les associations de technites dionysiaques à l'époque hellénistique*, vol. I, *Corpus documentaire*, Nancy, Association pour la diffusion de la recherche sur l'Antiquité, 2001 ; Henry W. PLEKET, « Games, Prizes, Athletes and Ideology: Some Aspects of the History of Sport in the Greco-Roman World », *Stadion*, I, 1975, p. 49-89.

Éric Guerber

Les cités grecques dans l'Empire romain. Les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 514 p.

Cet ouvrage constitue la somme des travaux universitaires d'Éric Guerber, depuis sa thèse (soutenue en 1997) sur la liberté des cités dans l'Orient romain jusqu'à son habilitation à diriger des recherches (2004). Les rhéteurs de la

Seconde Sophistique (II^e siècle), tels Dion de Pruse ou Aelius Aristide, ont illustré la fierté des cités grecques d'Asie face à un pouvoir romain dont ils célèbrent l'âge d'or à l'époque des Antonins. Mais les privilèges et les titres des cités de la Méditerranée orientale (à l'exclusion de l'Égypte) sous le Haut-Empire peuvent être plus largement examinés, particulièrement au moyen d'une très riche épigraphie. Un tel travail se place naturellement sous l'égide de l'œuvre magistrale de Louis Robert, qui découvrit à proprement parler l'importance des inscriptions pour cette question, comme pour tant d'autres. É. Guerber est parti de la question de la liberté des cités, dans les pas de François Jacques qui a traité cette question pour l'Occident romain¹. Vis-à-vis du monde latinophone, les cités de l'Orient hellénophone se caractérisent par un « esprit agonistique poussé à l'extrême » (p. 17), c'est-à-dire par une compétition pour la gloire, typique de la civilisation grecque. Ces rivalités ont fait récemment l'objet du livre très fouillé d'Anna Heller sur l'Asie Mineure² : à sa suite, É. Guerber a pu élargir la question, tant au point de vue géographique que thématique. Sept chapitres examinent successivement les types de privilèges et de titres, non sans étudier les rapports qui existaient entre eux.

L'étude débute par le privilège de liberté (*éleuthéria*) pour une raison chronologique : il est le plus ancien et fut accordé par les Romains, lors de la conquête, à des cités prestigieuses telles qu'Athènes. Il fut encore attribué à quelques cités sous l'Empire, mais seulement jusqu'au règne d'Antonin le Pieux (138-161). Ce statut détermine une exclusion juridique de toute province romaine, c'est-à-dire une sorte d'extraterritorialité. Autrement dit, ces cités ont le privilège de négocier leurs obligations envers Rome : elles restent des sujets de droit international, selon les termes de Dieter Nörr discutés en introduction. Les conséquences concrètes du privilège de liberté sont plus difficiles à cerner et pouvaient varier selon les cas. Il semble que ce statut se soit très fréquemment accompagné d'une exemption de charges financières, mais cet avantage découle d'une pratique empirique et non d'une règle théorique. Sous l'Empire, ce privilège de liberté fut moins attractif, car il privait des autres titres réservés aux cités juridiquement intégrées dans les provinces.

Le chapitre le plus approfondi est dédié aux « Métropoles, néocories et sièges des *koina* ». L'institution du *koinon* hérite des confédérations de cités remontant à l'époque hellénistique et, dans certains cas, prend concrètement leur suite. Un *koinon* correspond souvent à une province, mais celle d'Asie en comptait neuf, en raison de la forte densité urbaine. L'auteur consacre près d'une centaine de pages érudites à des analyses régionales : il revient sur les dates d'instauration des *koina* et celles d'octroi aux cités des titres associés à cette institution fondamentale. En effet, un *koinon* réunit des délégués des cités qui sont les interlocuteurs du gouverneur, voire de l'empereur, et organisent le culte impérial (en particulier par la désignation d'un grand prêtre). Être le siège d'un *koinon* assure donc à une cité le poids politique correspondant à ces prérogatives. Mais la mentalité agonistique grecque a conduit les cités à rivaliser à partir de ce cadre en cherchant à obtenir de l'empereur des titres prestigieux. Les cités néocores étaient reconnues pour abriter un temple du culte impérial et ce titre pouvait être accordé plusieurs fois : elles dénombrèrent alors leurs néocories. Une telle compétition fut surtout caractéristique de l'Asie Mineure. Le titre de métropole sanctionnait la capacité à rassembler cités ou peuples dans un sanctuaire placé sous son autorité. Beaucoup de cités bénéficièrent des trois privilèges, mais avec des décalages dans le temps. Ce phénomène révèle la subtilité d'une rivalité où le culte impérial jouait un rôle central.

L'importance du culte des empereurs s'observe aussi à propos de « La fondation d'un concours sacré : un bienfait impérial convoité ». On sait que le monde grec avait organisé un minutieux calendrier de concours panhelléniques. Il est très significatif que les empereurs aient cherché à intervenir dans ce domaine, en relation avec le Sénat, dont les prérogatives religieuses sont connues (en particulier en ce qui concerne la divinisation des empereurs après leur mort). Le pouvoir romain fonda ainsi dans les cités grecques une multitude de nouveaux concours, qui revêtent parfois des noms dynastiques et comportent toujours un lien – plus ou moins fort – avec le culte impérial. Le cas le plus magistral est celui d'Hadrien. É. Guerber reprend l'étude de trois lettres impériales de 134, retrouvées sur une

inscription d'Alexandrie de Troade et qui réglementent tous les détails de ces concours, depuis le calendrier jusqu'aux récompenses distribuées. L'empereur s'arroge le rôle de bienfaiteur attribuant les prix, dans le cadre d'un privilège très souvent associé à la néocorie : cela paraît logique puisqu'un concours n'est que l'une des manifestations de la vie d'un sanctuaire.

Avec « *Les conventus iuridici* » on se trouve sur le terrain de l'administration romaine. Il s'agit en effet des circonscriptions intérieures aux provinces : le gouverneur vient périodiquement tenir des assises judiciaires dans leurs chefs-lieux. En grec, ces circonscriptions sont appelées diocèses. Elles endossent aussi une fonction fiscale et douanière. Une cité capitale de *conventus* voit affluer les foules attirées par la justice du gouverneur : ce phénomène est bénéfique au commerce mais aussi à la dignité civique, et on peut en effet ajouter que les jurys se composent à l'occasion de notables grecs issus du diocèse.

Les cités grecques recherchaient parfois explicitement la primauté au moyen du titre de « première de la province ». É. Guerber reconnaît que ses conclusions rejoignent celles d'A. Heller au sujet de l'Asie et de la Bithynie, et il se consacre plus particulièrement à la Cilicie et à la Pamphylie, deux autres provinces d'Asie Mineure. Depuis un article de L. Robert, la rivalité entre les cités bithyniennes de Nicée et Nicomédie est célèbre et, de même qu'en Asie, la revendication de la primauté est précoce (I^{er} et II^e siècles). En Cilicie et Pamphylie, le phénomène ne date que du III^e siècle. Dans ces provinces, comme en Bithynie, il est notable que deux cités portèrent simultanément le titre de « première », signe que Rome ne parvenait pas à trancher entre elles. En Asie, la lutte entre Éphèse, Pergame et Smyrne fut d'ailleurs tempérée par la célébration de la concorde (*homonioia*) censée exister entre elles.

Certaines cités portuaires obtinrent le titre de *navarchis* par gratification impériale quand elles assumaient une fonction d'accueil de la flotte militaire romaine. Ce privilège concerne neuf cités de Syrie et du Sud de l'Asie Mineure. Si ce titre témoigne d'une intense coopération de ces cités avec l'armée romaine, sa spécialisation en fait un élément de second rang dans la compétition civique générale.

La promotion au statut de colonie romaine clôt l'ouvrage car elle est la plus récente et caractérise particulièrement l'époque des Sévères et, à sa suite, le III^e siècle. Puisque ce statut supposait d'adopter la citoyenneté et les institutions municipales romaines, il est compréhensible que sa diffusion soit contemporaine de la généralisation de la citoyenneté en 212. Il existait une variété de colonies romaines : elles pouvaient bénéficier du droit italique (*ius italicum*) dispensant du tribut dû par les provinces, mais aussi accueillir des vétérans (ce qui octroyait en général le premier privilège). Mais on observe un inégal intérêt de ce statut selon les régions. Seule la Syrie fut véritablement concernée, en raison de l'influence des princesses syriennes de la dynastie sévérienne et d'une appétence pour ce degré suprême de la romanité. Par contraste, les vieilles cités de Grèce et d'Asie Mineure restèrent attachées à leur civilisation. Il est remarquable que les titres de colonie et de métropole furent simultanément recherchés au III^e siècle, tant ils ne correspondaient pas aux mêmes réalités.

Ce dernier phénomène montre que la constitution de Caracalla en 212 n'entraîna pas un nivellement immédiat des statuts civiques. Il fallut pour cela attendre le régime de Dioclétien, à partir de 284, ce qui justifie la périodisation de l'étude. Sa première conclusion consiste en effet à voir dans le III^e siècle un prolongement à part entière du Haut-Empire quant à l'émulation entre cités grecques. Cette compétition reposa moins sur la recherche de vains titres que sur des enjeux réels : les relations politiques avec l'empereur, le culte impérial, la présence judiciaire ou militaire de Rome, l'accès aux institutions romaines. De la sorte, É. Guerber établit que l'antique rivalité entre cités grecques finit par être arbitrée par le pouvoir romain, ce qui constitua un puissant facteur d'attachement à l'Empire.

VINCENT PUECH

1 - François JACQUES, *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome, École française de Rome, 1984.

2 - Anna HELLER, « *Les bêtises des Grecs* ». *Conflits et rivalités entre cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Bordeaux, Ausonius, 2006.

William V. Harris (éd.)*The Monetary Systems of the Greeks and Romans*Oxford, Oxford University Press, [2008]
2010, XIV-330 p. et 12 figures

Cet ouvrage édité par l'agitateur d'idées talentueux qu'est William Harris¹ est issu pour l'essentiel (le papier de Joseph Manning exclu) d'une conférence tenue en 2005 au Center for the Ancient Mediterranean à Columbia. Il comprend une introduction et treize contributions : cinq sur le monde grec et sept sur le monde romain, celle de Walter Scheidel visant à comparer le monde gréco-romain avec la Chine.

Le titre du volume laisse imaginer un contenu strictement numismatique, mais il n'en est rien. Depuis les années 1990, la monnaie antique a cessé d'être la chasse gardée des numismates pour devenir un élément central du débat autour de la pensée de Moses Finley, lequel accordait peu d'importance économique à la monnaie, une idée que les études de production monétaire invitent à nuancer ; elle est aussi au cœur de la controverse sur la nature de l'histoire économique antique entre les culturalistes et philologues qui tiennent pour une histoire des représentations de l'économie à partir des textes, et les autres historiens qui écrivent l'histoire économique à partir de toutes les sources, en valorisant le matériel archéologique.

Les contributions traduisent la diversité des approches de leurs auteurs, pour la plupart des animateurs de premier plan des débats actuels. Leurs exposés auraient sans doute gagné à être accompagnés des discussions qu'ils ont suscitées, mais l'introduction de W. Harris fournit quelques éléments sur ce point. Le volume consiste donc en une juxtaposition de papiers de séminaire souvent pointus et stimulants, qui reflètent la pensée de leurs auteurs et l'état de leurs recherches sur la monnaie antique.

John Kroll, seul numismate parmi les contributeurs, avance l'idée que des Grecs, les Athéniens notamment, ont utilisé de l'argent pesé dans leurs transactions avant l'introduction de la monnaie frappée, mais aussi, ensuite, en complément de cette dernière. Il estime que la monnaie instrument d'estimation des

transactions a précédé la monnaie instrument d'échange ; la tradition littéraire sur Solon invite à aller dans ce sens, l'étude des trésors monétaires grecs aussi, comme, pour la République romaine, les travaux de Jean Andreau sur le cens romain. Il a notamment examiné les trouvailles de monnaies dans les cités du Vésuve : si certains cadavres portaient des sommes parfois importantes (d'une valeur de 11 000 sesterces pour une femme), la rareté des monnaies dans les demeures les plus riches d'objets en or et en argent est frappante ; la date de l'éruption (entre août et octobre) en dehors de l'époque des rentrées d'argent saisonnières (vente de vin et d'huile d'olive) a pu jouer et les archives (notamment les tablettes de Jucundus) indiquent que les possesseurs de comptes bancaires n'étaient pas rares. Quoi qu'il en soit, il est clair que la monnaie n'était pas la seule réserve de valeur. W. Harris, dans un papier sur la nature de la monnaie romaine, insiste comme J. Andreau sur l'importance des métaux non monnayés dans le monde romain et sur les paiements effectués sans monnaies frappées. Il met l'accent sur l'interdiction faite, en 49, par César aux particuliers de posséder plus de 15 000 drachmes (deniers) en argent ou en or.

Elio Lo Cascio examine la fonction des monnaies romaines en or, s'appuyant notamment sur l'idée avancée ailleurs par Richard Duncan-Jones que le frai (perte de poids liée à l'usure) des monnaies d'or était inférieur à celui des monnaies d'argent ; il estime que les monnaies d'or servaient surtout de réserve de valeur, même si des paiements en or sont attestés. W. Scheidel oppose deux modèles monétaires, un modèle « égéen » fondé sur les métaux précieux (electrum, or, argent), qui s'est imposé dans le monde occidental, puis dans la majeure partie du globe, à un modèle « chinois » fondé sur les métaux vils. Il met en relation ces choix dans le domaine monétaire avec les disponibilités métalliques, la nature du recrutement militaire et des considérations idéologiques.

Le papier de Richard Seaford établit une relation entre la monnaie, la tragédie athénienne et la tyrannie. À ses yeux, il existe un lien éminent entre la monétarisation d'Athènes, le développement des Concours dramatiques et la forme de la tragédie attique. L'isolement

du tyran tragique exprimerait selon lui « l'indépendance du pouvoir conféré par l'argent sur l'individu qui le possède ». J. Manning étudie le rôle de la monnaie dans la « Ptolémaïsation » de l'Égypte au III^e siècle ; la monnaie y est un élément fondamental de la mainmise de la dynastie sur le pays, les taxes étant acquittées en monnaies ; ailleurs, d'autres spécialistes, comme Dominic Rathbone, ont insisté sur le peu d'impact de la monnaie royale sur l'économie rurale de la *chôra*.

Un dernier point envisagé est celui de la monétarisation, sujet très à la mode. Aux yeux de David Schaps, l'importance économique de la monnaie en Grèce ancienne était négligeable, mais Edward Cohen, reprenant ses conclusions sur le crédit bancaire, affirme le contraire pour l'Athènes du IV^e siècle, et W. Harris de même pour la Rome de la fin de la République et du Principat. David Hollander estime que la part des biens monnayés s'est accrue à la fin de la République romaine et le met en relation avec le mouvement des prix, le stock de monnaies et la production économique. David Kessler et Peter Temin avancent l'idée stimulante qu'il existait un marché méditerranéen unifié à l'époque tardo-républicaine et au Haut-Empire, à partir d'un réexamen des prix du blé. Ces derniers sont peu nombreux, mais donnent à penser que les plus bas se rencontraient à Rome, qui peut donc être considérée comme le centre principal de la demande. Peter Van Minnen émet l'hypothèse d'une monétarisation accrue de l'agriculture aux deux premiers siècles de notre ère dans l'Empire romain, suivie par une « réduction significative » après l'inflation de 275 et, enfin, par un retour à l'expansion au IV^e siècle avec l'introduction du *solidus*. Constantina Katsari s'attaque à la question de la monétarisation de provinces frontalières orientales (Syrie, Balkans, Asie Mineure), *via* une étude de la circulation monétaire établissant que le degré d'urbanisation et l'importance du commerce sont des variables essentielles, tandis que le rôle de l'armée est manifestement indirect (l'urbanisation étant partiellement liée à la présence de cette dernière).

Ces études sur la monétarisation sont intéressantes, notamment d'un point de vue

méthodologique. On ne peut en effet estimer la monétarisation de la Grèce ou de Rome comme les économistes le font pour les pays industrialisés (à partir du pourcentage commercialisé du PIB) : Raymond Goldsmith a jadis calculé la fourchette plausible d'un taux de liquidité, mais l'on peut imaginer une autre méthode, comme l'a fait C. Katsari. On regrette en passant qu'aucun contributeur ne connaisse le travail pionnier de Jean Meuvret qui, dans le cadre de ses recherches sur la monnaie dans la France d'Ancien Régime, avait mis au point une méthode qui permet d'estimer la monétarisation d'autres économies pré-industrielles à écritures (celles de régions de Grèce ancienne notamment), *via* l'examen des systèmes monétaires (soit l'ensemble des dénominations frappées en référence à un ou plusieurs étalons), de la circulation et de la documentation sur les transactions. Ses conclusions (concentration des monnaies de forte valeur et des établissements de crédit dans les villes importantes et les ports, faible présence de la monnaie dans les campagnes sauf au moment des récoltes) ne sont pourtant pas sans rappeler celle des papiers réunis dans ce volume².

CATHERINE GRANDJEAN

1 - William HARRIS (éd.), *Rethinking the Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

2 - Jean ANDREAU, « Cens, évaluation et monnaie dans l'Antiquité romaine », in M. AGLIETTA et A. ORLÉAN (dir.), *La monnaie souveraine*, Paris, O. Jacob, 1998, p. 213-250 ; David M. SCHAPS, *The Invention of Coinage and the Monetization of Ancient Greece*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2004 ; Edward E. COHEN, *Athenian Economy and Society: A Banking Perspective*, Princeton, Princeton University Press, 1992 ; Richard SEAFORD, *Money and the Early Greek Mind: Homer, Philosophy, Tragedy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 ; Jean MEUVRET, « Circulation monétaire et utilisation économique de la monnaie dans la France du XVI^e et du XVIII^e siècles », *Études d'histoire moderne et contemporaine*, 1, 1947, p. 14-28 ; Catherine GRANDJEAN, « Histoire économique et monétarisation de la Grèce à l'époque hellénistique », in R. DESCAT (dir.), *Approches de l'Économie hellénistique*, Saint-Bertrand-de-Comminges, Musée archéologique de Saint-Bertrand-de-Comminges, 2006, p. 195-214.

André Tchernia*Les Romains et le commerce*

Naples/Aix-en-Provence, Centre Jean
Bérard/Centre Camille Jullian, 2011,
440 p.

André Tchernia s'est spécialisé dans l'archéologie sous-marine, dans l'étude des amphores et dans celle de la vigne et du vin dans l'Antiquité, particulièrement romaine. En 1986, il a publié un livre de synthèse qui continue à faire autorité sur la production et la distribution du vin produit en Italie romaine et sur les interprétations qui pouvaient être données de leur évolution¹. Une des caractéristiques des écrits d'A. Tchernia, c'est que sa pratique de l'érudition la plus précise ne l'amène jamais à sacrifier le domaine de l'interprétation historique, et plus largement intellectuelle. Et son esprit historique ne l'empêche pas de s'intéresser vivement à l'anthropologie et à la sociologie.

Son nouvel ouvrage est composé de deux parties distinctes, mais dont l'unité ne fait aucun doute. La seconde partie du livre est un recueil de douze articles déjà publiés entre 1978 et 2007, et qu'il a choisi de regrouper dans un ouvrage sur le commerce. Certains de ces articles ont été raccourcis ; c'est le cas de « L'Édit de Claude et les bateaux de dix mille *modii* ». La plupart d'entre eux sont suivis d'une mise au point signalant quelles nouvelles recherches ont été présentées postérieurement à son article et comment les thèses de l'article ont été reçues. L'un d'entre eux, « La crise de 33 » (publié en 2003), mérite une mention spéciale. En effet, A. Tchernia a entrepris d'étudier cette crise financière de 33 apr. J.-C., dont nous parlent Tacite, Suétone et Dion Cassius, avec l'économiste Louis-André Gérard-Varet. Leur étude commune a obtenu des résultats, mais L.-A. Gérard-Varet a malheureusement été emporté par la maladie avant qu'elle ne soit terminée, et l'article lui est dédié.

La première page de l'avant-propos fournit une liste des thèmes de ces articles : « mentalités et conduites, ravitaillement de Rome, commerce oriental, marchands de Bétique, effets latéraux de l'organisation annonaire et utilisation de la notion de concurrence » (p. 5). Cette liste est certes exacte, mais elle ne rend pas compte de l'unité de l'ensemble. Celle-ci apparaît d'autant plus nettement quand on lit la première partie de l'ouvrage, une synthèse

sur le commerce romain qu'A. Tchernia a rédigée en vue de servir de clé de lecture pour comprendre les tenants et aboutissants des questions érudites traitées dans les divers articles. La lecture des deux parties de l'ouvrage, soit dans un sens, soit dans l'autre, procure un grand plaisir intellectuel, parce qu'A. Tchernia a l'art de mobiliser les documentations les plus diverses et les plus techniques pour parvenir à des conclusions générales extrêmement nettes et présentées avec beaucoup d'élégance. Tout en étant un des meilleurs spécialistes de la fouille sous-marine et de l'étude des amphores, il a également l'art d'analyser des textes littéraires ou juridiques apparemment très connus et d'en proposer de nouvelles interprétations, ou en tout cas d'en dégager les implications d'une façon telle que les textes en question y gagnent en nouveauté et en originalité.

Le premier exemple est une lettre de Pline le Jeune dans laquelle il explique comment il vend à des négociants le vin de ses domaines, et selon quels principes il accorde des remises plus ou moins importantes aux divers acheteurs. On a considéré, traditionnellement, depuis près d'un siècle, qu'il s'agissait d'une vente sur pied (*pendente vindemia*) ; or rien ne l'indique explicitement, et cette hypothèse complique énormément l'interprétation de la lettre. Les choses deviennent beaucoup plus simples si l'on s'oriente vers une vente aux enchères du vin déjà produit, comme le fait A. Tchernia. Un autre exemple est celui du texte de Tite-Live concernant la *lex Claudia*, norme législative votée en 218 av. J.-C. et qui interdisait aux sénateurs et à leurs fils de posséder des bateaux susceptibles de transporter plus de trois cents amphores. A. Tchernia en présente une interprétation substantiellement nouvelle. Il ne s'agit ni de tours de passe-passe, ni d'astuces ingénieuses qui ne relèveraient d'aucune méthode. Ces nouvelles interprétations naissent d'une part d'un examen très approfondi du texte, d'autre part des rapprochements avec les autres textes comparables et avec le reste de la documentation disponible (archéologique et épigraphique).

La première partie a été rédigée récemment par A. Tchernia et constitue une synthèse visant à expliquer le contexte des questions traitées dans les articles et à compléter leur contenu. Très riche, elle aborde une demi-douzaine de grands thèmes : la manière

dont les Anciens considéraient le commerce, les rapports entre les propriétaires fonciers (qui constituait l'élite sociale et politique) et le commerce, le milieu des négociants et leur situation sociale et économique, la place de l'État dans l'activité commerciale et, enfin, celle des marchés et de la concurrence. L'ensemble est présenté en confrontation avec les traditions de l'historiographie de l'économie antique. En effet, depuis plus d'un siècle, l'étude du commerce antique, romain aussi bien que grec, a fait l'objet de débats souvent très vifs et obstinés, qu'on nomme la « Controverse Bücher-Meyer » ou bien le « débat entre primitivistes et modernistes », débats dans lesquels A. Tchernia a été et reste engagé ; on considère souvent que de tels débats sont maintenant dépassés, mais la lecture des publications les plus récentes montre qu'ils ont la vie dure. L'inspiration d'A. Tchernia est souvent plus proche de celle des « primitivistes » que de celle des « modernistes », mais la solidité de son érudition et la subtilité de sa pensée lui permettent de faire bouger les lignes dans un secteur tel que celui du commerce. Cette première partie traite de trois thèmes de la controverse : le rôle des membres de l'élite politique et sociale (les sénateurs et chevaliers) dans la vie commerciale, celui du marché et de la concurrence, enfin, les interventions de l'État. Sur cette dernière question, les clivages ne recourent pas vraiment ceux qui séparent les modernistes des primitivistes ; à ce propos, A. Tchernia se range avec raison aux côtés de ceux qui ne croient ni à une politique « dirigiste » de l'État romain, ni à un contrôle officiel fort de l'activité commerciale.

Un des points forts de sa première partie est son premier chapitre, dans lequel il s'interroge sur les interventions commerciales des élites foncières et s'efforce de montrer avec succès qu'elles étaient moins habituelles et plus limitées qu'on ne le dit souvent. L'idée s'est en effet répandue depuis une trentaine d'années, notamment chez les archéologues italiens, que les propriétaires fonciers étaient pleinement engagés dans la vie commerciale, pour commercialiser leurs propres récoltes et même pour contrôler l'ensemble des échanges les plus importants. Cette idée a été développée par exemple par John D'Arms dans *Commerce and Social Standing in Ancient Rome* (1981),

pour s'opposer aux conclusions de Moses Finley. Quoi qu'on pense de celles-ci, il faut reconnaître, me semble-t-il, que l'argumentation d'A. Tchernia, très dense et fondée sur un examen approfondi de la documentation, est tout à fait convaincante quand il montre que les interventions commerciales des membres de l'élite, et surtout des sénateurs, étaient plutôt exceptionnelles.

Il y avait, à Rome, des milieux de professionnels de haut niveau (marchands, banquiers, manufacturiers), mais qui n'appartenaient pas à l'élite politico-sociale. Ils sont plus difficiles à étudier que les sénateurs et chevaliers, parce que les sources littéraires en parlent beaucoup moins, et l'historiographie les a largement négligés ; et pourtant, il est nécessaire de les connaître pour comprendre les limites de l'influence économique de l'élite politico-sociale, et la nature des liens qu'elle entretenait avec l'activité économique. Je m'en suis un peu occupé, mais seulement pour le secteur bancaire et financier. Plus récemment, Koenraad Verboven en a également traité². A. Tchernia leur consacre un chapitre de la première partie de son livre, « Fortunes de marchands », chapitre plein de renseignements précis, tirés de toutes les catégories de documentations, et d'aperçus originaux, qui, pris dans leur ensemble, esquissent un paysage assez nouveau des milieux commerciaux de la Rome antique.

Résultat de plusieurs décennies de recherches et de réflexion sur l'histoire et l'archéologie de l'Antiquité, cet ouvrage bien écrit, dans un style élégant, mais en même temps très érudit, doit absolument être lu par tous ceux que concerne le fonctionnement de la vie économique, et en particulier de celle des sociétés préindustrielles. Il les passionnera et sera pour eux une mine d'informations et d'idées.

JEAN ANDREAU

1 - André TCHERNIA, *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, Rome, École française de Rome, 1986.

2 - Koenraad VERBOVEN, « The Associative Order: Status and Ethos among Roman Businessmen in Late Republic and Early Empire », *Athenaeum*, 95-2, 2007, p. 861-893.

Elio Lo Cascio

Crescita e declino. Studi di storia dell'economia romana

Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2009, VI-386 p.

Ce livre rassemble seize articles d'histoire économique et sociale écrits par Elio Lo Cascio entre 1982 et 2007. Il fait suite à un ouvrage du même type paru en 2000, *Il princeps e il suo impero. Studi di storia amministrativa e finanziaria romana*, où l'auteur regroupait onze études d'histoire administrative et financière dont certaines sont complémentaires des travaux réunis dans le présent volume. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'une synthèse sur l'histoire économique du monde romain antique, dont E. Lo Cascio est aujourd'hui l'un des meilleurs spécialistes, mais il se dégage de ces différents essais une cohérence et une ampleur de vues remarquables.

Contre l'idée finleyienne de la stagnation de l'économie antique, l'auteur préfère étudier l'économie romaine dans une perspective historique et il insiste, dans la lignée de Keith Hopkins, sur la croissance modérée que connaît l'économie romaine à la fin de la République et à l'époque impériale, et sur l'indéniable déclin qui suit durant la période tardive. L'accent est mis sur les dynamiques chronologiques davantage que sur les structures de l'économie romaine, ce qui le conduit à inclure dans ce volume deux articles historiographiques consacrés à Max Weber. Celui-ci s'était notamment intéressé aux conséquences économiques du passage de la République à l'Empire, un problème historique que l'on retrouve dans plusieurs articles. Sous le Haut-Empire, l'économie romaine a connu un niveau de développement qui a peu d'équivalents avant la révolution industrielle, comme le prouvent plusieurs indicateurs quantitatifs indirects qui atteignent certains de leurs plus hauts niveaux préindustriels aux deux premiers siècles de notre ère : le taux de pollution au plomb, résidu de l'extraction minière de l'argent, plaide pour un haut degré de monétarisation de l'économie, le nombre d'épaves en Méditerranée pour un commerce actif, la taille et l'analyse chimique des squelettes humains pour une alimentation satisfaisante et un niveau de vie élevé.

E. Lo Cascio souligne en particulier le rôle positif de l'État dans ce processus historique global tout en précisant que celui-ci ne se substitue pas au marché en mettant en place un « commerce administré », par exemple pour l'approvisionnement de l'armée ou de la ville de Rome, et ce, même à l'époque tardive. Au contraire, la puissance publique crée les conditions de possibilité du marché, par exemple en construisant un espace monétaire commun avec la généralisation du denier à l'époque impériale ou en mettant en place un mécanisme officiel de déclaration des prix de marché aux pires moments de l'inflation du IV^e siècle.

Du point de vue géographique, il est surtout question de l'Italie (plus particulièrement à la fin de la République et au Haut-Empire), dont le statut fiscal privilégié constitue selon l'auteur le seul facteur d'unité d'un point de vue économique. Les provinces de la Méditerranée occidentale sont seulement évoquées dans leurs liens commerciaux avec l'Italie ; l'Orient, en revanche, est peu traité, ce qui tend à accréditer l'idée que la Méditerranée occidentale forme un espace économique autonome. Rome et l'Italie occupent une position centrale au sein de cet espace à l'époque augustéenne, mais ils la perdent progressivement à l'époque impériale, après l'arrêt des conquêtes et au fur et à mesure que le reste de l'Occident se développe.

L'agriculture de l'Italie romaine et ses évolutions chronologiques depuis les origines jusqu'à la fin du Haut-Empire font l'objet de plusieurs articles et notamment d'un chapitre de synthèse, du point de vue des structures de production, de la commercialisation accrue des productions agricoles et de la main-d'œuvre. Ce dernier thème revient à plusieurs reprises dans le volume, par exemple dans un chapitre sur la notion de dépendance rurale chez Varron. En effet, si l'esclavage pour dettes a disparu en Italie à la fin du IV^e siècle, il semble qu'il subsiste dans d'autres régions de l'Empire. L'Italie a en revanche évolué vers d'autres formes de main-d'œuvre rurale, l'esclavage-marchandise bien sûr, grâce aux conquêtes, et le fermage auquel deux articles sont consacrés. Le fermage se développe largement en Italie à la fin de la République et surtout à l'époque impériale, en prenant des formes économiques et sociales variées, puisqu'une même forme

juridique recouvre aussi bien de petits paysans pauvres que de grands entrepreneurs agricoles.

Une des idées qui se dégagent avec le plus de force est l'importance du facteur démographique dans l'étude de l'économie agraire de l'Italie à la fin de la République et sous le Haut-Empire. Le rapport entre ressources foncières disponibles et population, entre terre et main-d'œuvre, occupe une place centrale dans l'analyse que mène E. Lo Cascio du développement historique de l'agriculture italienne. Dans la mesure où l'agriculture est l'activité économique dominante dans l'Antiquité, on mesure combien l'étude de la démographie doit occuper une place importante dans l'étude de l'économie antique. On sait qu'E. Lo Cascio a proposé de revoir en forte hausse le chiffre de la population de l'Italie à l'époque augustéenne en remettant en cause l'interprétation traditionnelle, depuis Karl Beloch en 1886, des chiffres du recensement des citoyens romains par Auguste¹. E. Lo Cascio estime ainsi la population libre de l'Italie à douze ou quatorze millions d'habitants alors que celle-ci était généralement estimée à quatre ou cinq millions. Plusieurs articles dans ce volume apportent des éléments à l'appui de cette thèse, ainsi plusieurs prospections ont montré que l'occupation des terres marginales en Italie progressait à la fin du I^{er} et au début du II^e siècle. Un passage d'un auteur gromatique, Agennius Urbicus, va dans le même sens puisqu'il souligne la densité des *possessores* en Italie. La croissance de la population italienne s'est donc traduite par une forte pression sur les ressources agraires, qui explique par exemple les fortes protestations contre la tentative de Vespasien de récupérer les terres laissées hors centuriation.

La cohérence globale de l'argumentation d'E. Lo Cascio déployée dans plusieurs articles isolés au cours des années 1990-2000 apparaît encore plus nettement grâce à leur rassemblement dans cet ouvrage. L'importance des hypothèses proposées, l'ampleur de la bibliographie mobilisée et le sens de la synthèse rendent donc celui-ci particulièrement riche et suggestif.

FRANÇOIS LEROUXEL

1 - Elio LO CASCIO, « The Size of the Roman Population: Beloch and the Meaning of the Augustan Census Figures », *The Journal of Roman Studies*, 84, 1994, p. 23-40, n'est pas repris dans ce volume.

Felix Teichner

Zwischen Land und Meer. Architektur und Wirtschaftsweise ländlicher Siedlungsplätze im Süden der römischen Provinz Lusitanien (Portugal)

Mérida, Museo nacional de arte romano, 2008, 2 vol., 666 et 457 p.

Cet ouvrage est le fruit d'une publication très soignée de Studia Lusitania, où l'on a déjà pu lire les travaux de María Pilar Reis sur les thermes de Lusitanie, de Luís Jorge Rodrigues Gonçalves sur la sculpture comme art du quotidien, et de Trinidad Nogales Basarrate sur les cités et les *fora* de Lusitanie. Cartes, plans et diagrammes du premier volume complètent le texte et renforcent le propos par leur qualité scientifique et leur rigueur. Chaque unité topographique et stratigraphique est documentée. Ainsi lit-on dans le paysage et à l'échelle d'un site, par périodes plus ou moins longues, l'évolution étant toujours nuancée, équilibrée entre le long, le moyen et le court terme. Le souci du détail confine à l'essentiel si l'on veut comprendre le mode de vie, l'habitus, les sociabilités, autant que l'économie et la culture : ainsi en va-t-il des graffiti de Milreu ou des latrines de Cerro, autant que de la typologie des *horrea*. Il est seulement dommage que le deuxième volume sépare la documentation céramique, photographique des coupes et stratigraphies du premier volume, cela aurait donné un appareil documentaire plus homogène et plus facile à consulter.

Le magnifique travail de Felix Teichner aborde l'histoire du Sud de la Lusitanie, dans le cadre de fouilles, de prospections, de relevés architecturaux liés à une mise en valeur du patrimoine qui, aujourd'hui, va de pair avec la plupart des études d'archéologie et d'histoire. De l'Atlantique à la Méditerranée, F. Teichner analyse cinq sites ruraux : les *villae* de Mileu (Estosi), d'Abicada (Mexihoeira Grande), de Monte da Nora (Terrugem) et de Marmeleiros (Auarreira), et la ferme évoluant en village de Cerro da Vila (Vilamoura). Les grandes questions posées intéressent non seulement les spécialistes de la Lusitanie et de la péninsule Ibérique, mais toute la communauté scientifique travaillant sur l'économie, la société, la culture du monde romain. En effet, l'auteur

aborde des questions essentielles : continuités et ruptures dans l'occupation des territoires de cités, terroirs et finages, caractérisation d'un site comme ferme, *villa*, petite agglomération, nature de la culture matérielle, rôle des colons italiens et des indigènes, taille et nature des unités de production, place du marché, de la consommation et de la vente des produits, relations villes/campagnes, différences et similitudes entre les divers espaces étudiés à une même période et dans le temps long.

F. Teichner aborde ces questions avec le souci de la précision et de la nuance, de la documentation et de la théorisation étayée par des artefacts. La *villa* de Milreu n'est pas, comme on le pensait il y a vingt ans, qu'un ensemble luxueux à mosaïques, riche de sa collection de bustes en marbre des empereurs et, accessoirement, une *villa* de production avec son pressoir à vin. Désormais, on lui connaît trois pressoirs à vin, cinq à huile, des caves. Surtout, elle a beaucoup évolué, se transformant d'un édifice somme toute modeste en *villa* à péristyle, puis en grande *villa* suburbaine de l'arrière-pays du port d'Ossonoba. La richesse de ses propriétaires, leur mode de vie, avec grandes salles de banquets, thermes, *aula* culturelle transformée en église chrétienne, mausolées, s'apparente à la plus haute aristocratie.

Différemment, le Cerro da Vila, avec ses thermes et sa nécropole, apparaît plus comme une petite agglomération rurale que comme une grande *villa* riche en mosaïques et poterie romaine tardive. Cependant, dans sa première phase, il s'agit d'une ferme fortifiée, compacte, disposant d'une réserve d'eau, qui fait penser aux premiers colons augustéens installant un nouveau dispositif dans cette province récemment créée. Mais son évolution est étroitement liée aux relations entretenues avec Marmeleiros, ferme très rapidement abandonnée, à la fin du premier siècle. Elle est aussi tributaire du devenir des pêcheries et du port, créés dans la zone lagunaire où les changements environnementaux conditionnèrent les adaptations des sites de l'intérieur. Le Cerro continua à attirer une population nombreuse, à développer des *fabricae* consacrées à la transformation des coquillages et du poisson. Les maisons individuelles dénotent même un certain confort, un

début de luxe, sans doute lié au niveau de haute spécialisation des ouvriers et des artisans du lieu (teintures, garum). La continuité et la richesse ne se démentent pas jusqu'à l'époque islamique. D'autres *vici* sont connus comme celui de Troia, véritable village de pêcheurs, ou d'autres centres artisanaux comme Caetobriga (Setubal), Fuengirola (Malaga) ou Casais Velho (Cascais).

Est-ce parce qu'il est situé à l'intérieur des terres, loin de l'influence des deux mers, que le site de Monte da Nora montre autant de continuité entre monde indigène et colons italiens ? Une continuité qui ne doit pas faire illusion car le système défensif de fortifications à double fossé a été rasé dès la fondation de la province romaine. Plus qu'une *villa rustica*, le site est défini comme un établissement rural, un « humble *vicus* » vu l'importance de ses nécropoles, de ses bâtiments agricoles dispersés, de ses silos, de ses trois fours de potier.

Comme en Italie, le concept de *villa* maritime est abordé avec l'exemple d'Abicada, bien que les données soient plus fragmentaires et les structures architecturales moins bien connues. Mais l'occupation aux III^e et IV^e siècles, la production de produits à base de poisson, montrent que l'on est proche des modèles développés par Xavier Lafon pour les *villae maritimae*. Ni la pourpre ni le garum ne sont des activités saisonnières : elles dénotent une grande complexité des activités de production, une division et spécialisation du travail, une organisation séparée des divers procédés de transformation des produits qui ne se pratiquaient pas dans des *villae* à caractère artisanal ou semi-industriel, mais dans des « agglomérations secondaires » ou des bourgs ruraux. Ce ne sont ni des activités secondes, ni des « à point » aux revenus : c'est un travail de haute qualité et fructueux. Vigne et olivier nécessitaient de mobiliser des capitaux sur le long terme. Coquillages et poissons, teinturerie, pouvaient se faire dans le plus court terme si le savoir-faire existait. L'économie de la Lusitanie en est revisitée : nulle part la crise n'est sensible, nulle part le niveau d'activité ne se réduit avec la supposée crise du III^e siècle.

Ce que Jean-Gérard Gorges et Manuel Salinas de Frías avaient amorcé dans *Les campagnes de la Lusitanie*, en 1994, est démontré,

complété, contesté par F. Teichner dans une somme qui fera autorité. Sao Cucufate, La Cercadilla, n'apparaissent plus comme des exemples isolés. On peut les relier aux grandes *villae* de l'Empire tardif mises au jour en Italie, en Sicile, en Afrique proconsulaire, en Gaule et, bien entendu, en Orient. Villages, hameaux, petites agglomérations rurales prennent tout leur sens et toute leur place. La Lusitanie apparaît en plein essor, de plus en plus indépendante, tournée vers cette charnière essentielle de l'entre deux mers, entre Atlantique et Méditerranée, qui se développe malgré le recul de l'occupation romaine en Maurétanie Tingitane. Chrétiens et musulmans prennent, presque sans heurts, le relais culturel et culturel des païens, dans des économies et des sociétés en perpétuelle transformation, parfois violente, qui connaissent le plus souvent une lente évolution.

JEAN-PIERRE VALLAT

William Van Andringa

Quotidien des dieux et des hommes.

La vie religieuse dans les cités du Vésuve à l'époque romaine

Rome, École française de Rome, 2009, XXIV-404 p.

En dépit des innombrables ouvrages qui n'ont cessé de paraître sur Pompéi, il manquait une synthèse sur la vie religieuse de cette cité. William Van Andringa nous en offre une magistrale. Frappé par l'omniprésence des dieux au cœur des espaces publics et des demeures privées, l'auteur entreprend de dessiner pour nous un paysage cultuel des cités ensevelies par l'éruption du Vésuve en 79. Ne prenant en compte que l'époque romaine (depuis la fondation de la colonie à l'époque syllanienne), W. Van Andringa s'appuie, avec une grande maîtrise, sur un ensemble documentaire (essentiellement archéologique) exceptionnel, quoique d'exploitation délicate : aux disparités spatiales (Pompéi étant évidemment privilégiée, au détriment d'Herculanum, de Stabies et des territoires ruraux) s'ajoutent les méfaits des incessantes spoliations (commencées dès l'Antiquité) qui rendent difficile l'iden-

tification de nombreux édifices culturels, sans parler des dégâts causés par l'érosion archéologique contemporaine.

La première partie aborde les cultes publics (divinités et édifices) : après une mise au point terminologique (sur les sanctuaires dits « publics » et « privés », sur les *loca sacra et religiosa*), l'auteur dresse l'inventaire des lieux de culte civiques au moment de la fondation de la *colonia Veneria Pompeianorum*. Il constate que les cultes préromains (vieux temples d'Apollon et d'Athéna, plus récents sanctuaires à Isis et à Jupiter) ont su trouver leur place au sein de la nouvelle communauté, au prix d'évolutions (ne serait-ce que l'adoption d'une nomenclature romaine) et de réorganisations (comme l'installation de la triade capitoline dans le temple toscan à six colonnes du forum).

Le chapitre suivant montre comment s'est poursuivie, deux générations plus tard, la recomposition du panthéon pompéien avec l'avènement du pouvoir impérial et l'introduction de nouveaux cultes. C'est l'occasion pour l'auteur de revenir sur l'identification souvent hésitante de nombreux édifices du forum. Il propose ainsi de voir dans le temple dit « de Vespasien » un *templum Augusti*, prenant comme argument essentiel le décor de l'autel ; en revanche, pour le sanctuaire édifié par la dénommée Mamia, il préfère discerner la présence d'un culte au Génie de la colonie (comme il en existait à Pouzzoles et Nola) plutôt qu'au Génie d'Auguste, habituellement admis. Quoi qu'il en soit, l'importance des honneurs rendus désormais à la famille impériale transparaît dans bien d'autres bâtiments : le portique dédié à Concorde Auguste par Eumachia, tout comme le temple de Fortune Auguste qui accueillait une statue du *Princeps*, et plus encore le sanctuaire dit « des Lares publics » qui serait en fait un espace consacré à la *domus diuina* (sur le modèle de la « basilique » d'Herculanum). Ces vénération nouvelles – d'ailleurs peu présentes dans la sphère privée – n'éclipsent pas pour autant le culte des dieux plus anciennement implantés, dont les temples (tels ceux de Vénus, d'Apollon et de Minerve) continuent d'être embellis à l'époque impériale.

Le dernier chapitre de la partie souligne l'omniprésence des notables dans la religion

publique : les pontifes et les augures, les flamines et autres *sacerdotes* sont systématiquement recrutés au sein de l'aristocratie locale, celle-là même qui fournit les magistrats (tous les prêtres inventoriés ont d'ailleurs exercé une charge publique). De même, la construction et la rénovation des temples incombent généralement à la cité, mais résultent parfois d'actes d'évergésie de la part des élites locales et même, durant les dernières années, de la part de familles d'affranchis (ce qui facilite leur intégration politique). La mainmise des notables est tout aussi prégnante à l'échelle des quartiers, dans la célébration des fêtes de *vici*.

Toujours consacrée au domaine public, la deuxième partie s'intéresse, quant à elle, aux pratiques religieuses. Un premier chapitre décrit « la vie dans les sanctuaires », insistant sur l'aspect fermé de nombreux lieux de culte qui peuvent prendre l'aspect de véritables « forteresses », tel l'*Iseum* avec son haut mur d'enceinte et ses huit serrures ! Ce n'est pas dans la *cella*, domaine de la divinité (matérialisée par une statue ornée), que les rites se déroulent, mais à l'extérieur : le sacrifice dans la cour, les banquets dans des salles qui donnent sur les portiques. À partir des structures archéologiques, l'auteur analyse avec précision les zones sacrificielles, relevant la position et la hiérarchisation des autels au sein des sanctuaires ; il définit les espaces de commensalité (cuisines et salles de repas) et souligne la présence constante et indispensable de l'eau (à des fins purificatrices).

Le chapitre suivant s'appuie sur une riche documentation iconographique (peintures et bas-reliefs, toujours prudemment et précisément analysés par l'auteur) pour nous faire revivre les nombreuses cérémonies qui scandaient la vie des Pompéiens : les sacrifices (au temple d'Auguste, dans l'*Iseum*, aux carrefours), les processions de la rue de l'Abondance (entre le forum et l'amphithéâtre), telle la *pompa* de *Magna Mater*, et même une lustration (qui serait représentée sur une peinture récemment découverte à MuréGINE).

L'ultime chapitre de cette partie se concentre sur le *macellum* où l'on vendait la viande des sacrifices publics (réalisés notamment sur le forum voisin) et au sein duquel l'auteur identifie, de manière convaincante,

deux salles de culte, l'une dévolue au culte impérial, l'autre à celui de Mercure.

La troisième partie est consacrée à la religion privée et s'articule en trois chapitres (le cadre domestique, la sphère professionnelle, le domaine des morts). La maison est le domaine privilégié des Lares, dont le sanctuaire principal s'élève généralement dans un angle de l'*atrium* : chargés de protéger toute la *familia* et d'y faire régner la concorde, ils patronnent particulièrement la préparation de la nourriture, ce qui explique leur présence quasi exclusive dans les cuisines. L'analyse des décorations ornant les laraires et des restes osseux retrouvés dans les fouilles permet à l'auteur de préciser la nature des offrandes effectuées en leur honneur : porcs, figues, dattes, pommes de pin, guirlandes. Aux côtés des Lares, les panthéons domestiques accueillent le Génie du père de famille mais aussi des divinités bien connues de l'espace public : Vénus, Jupiter, Hercule, ou encore Mercure.

Les ateliers et les boutiques offrent eux aussi l'hospitalité à bien des dieux : les Lares encore, car il s'agit également d'espaces domestiques ; Mercure et Bacchus dans les auberges, Vesta dans les boulangeries ; et tandis que Cérès et Bacchus patronnent les activités agricoles, le dieu Sarno et Neptune sont appelés à favoriser les transports. Quelques pages reviennent sur le cas particulier des « associations religieuses » (telle la thiasse bachique au sanctuaire de Sant'Abbondio) qui semblent fonctionner comme des collèges classiques, avec le repas en commun pour activité principale.

Croisant les sources textuelles et les données archéologiques (notamment de la nécropole de Porta Nocera), l'ultime chapitre s'intéresse, un peu rapidement, aux rites funéraires : au moment de la crémation (le corps étant brûlé le plus souvent au sein même de l'enclos funéraire) et quand la tombe devient un lieu de culte, apte à recevoir diverses offrandes (couronnes, grains, libations versées dans un tube) et même à accueillir des repas funèbres qui réunissaient vivants et défunts.

Sur le plan formel, la mise en page est soignée, la qualité des nombreuses illustrations, souvent en couleurs, est remarquable, les *indices* sont bien conçus et les coquilles fort rares. Un peu plus gênants peut-être sont le

manque d'uniformité dans la citation des sources littéraires et épigraphiques (texte latin parfois sans traduction ou traduction parfois sans texte latin), ainsi qu'un certain déséquilibre entre les parties et, plus encore, entre les chapitres. La bibliographie aurait aussi sans doute gagné en clarté et commodité si avaient été réunis en une seule rubrique les « ouvrages de référence » (comme celui de Thomas Fröhlich) et les « travaux cités ». On peut regretter enfin une absence de bilans consistants au terme de chaque grande partie, de même qu'une certaine sécheresse de la conclusion finale.

Mais il ne s'agit là que de fautes vénielles qui ne remettent nullement en cause l'ampleur et l'excellence du travail réalisé, dans la lignée des réflexions de John Scheid sur le ritualisme romain et des dernières recherches sur l'archéologie du rite ¹.

JEAN-CLAUDE LACAM

1- Des ouvrages parus depuis pourront permettre d'approfondir et d'actualiser certains aspects de cette étude : ainsi sur les cultes domestiques, Marie-Odile LAFORGE, *La religion privée à Pompéi*, Naples, Centre Jean Bérard, 2009, et, plus globalement, sur les dernières découvertes archéologiques, Steven J. R. ELLIS (éd.), *The Making of Pompeii: Studies in the History and Urban Development of an Ancient Town*, Portsmouth, Journal of Roman Archaeology, 2011.

Hans-Josef Klauck

L'environnement religieux gréco-romain du christianisme primitif

Trad. par J. Hoffmann, Paris, Éd.

du Cerf, [1995 et 1996] 2012, 558 p.

Les Éditions du Cerf proposent la traduction française d'une synthèse de Hans-Josef Klauck qui faisait jusqu'alors référence dans ses éditions allemande et anglaise ¹. Le projet de l'auteur est d'étudier la contribution que « la connaissance du milieu du Nouveau Testament [peut] apporter à notre compréhension des écrits du Nouveau Testament » (p. 17), en examinant particulièrement l'environnement religieux non-juif, selon les principes posés à la fin du XIX^e siècle par l'École de Göttingen.

C'est donc à raison que la traduction française du titre précise que l'ouvrage porte sur le monde gréco-romain. En revanche, le terme d'« environnement » n'est pas à prendre dans un sens interactif : il ne s'agit pas de l'étude des relations du christianisme avec son milieu d'émergence. Quant à l'expression de « christianisme primitif », elle renvoie apparemment à la période de rédaction des textes qui constituent le Nouveau Testament, sans plus de précision.

L'ouvrage se compose de six parties. Dans la première, sont habilement présentés les pratiques religieuses civiles (le culte sacrificiel) et domestiques (la *religio domestica*, le culte des défunts), ainsi que les groupes intermédiaires que sont les associations. L'alternance entre présentation générale et exemples est judicieuse, mais l'absence de cohésion chronologique donne une impression de fixité. La deuxième partie présente le même défaut. Le titre « La fascination du mystère : les cultes à mystère » pourrait renvoyer plus particulièrement aux I^{er} et II^e siècles, mais les chapitres couvrent une période plus large, des mystères d'Éléusis à ceux de Mithra. Sont présentés le culte de Dionysos et les mystères de Dionysos (dont la description s'appuie principalement sur les œuvres d'Euripide, bien antérieures à la période étudiée et dépourvues de visée documentaire), le culte d'Attis et le culte d'Isis. La troisième partie se veut un panorama de la « foi populaire », expression non définie qui rassemble ici quatre pratiques : les miracles de guérison, la divination et l'interprétation des signes, la magie et l'astrologie. Une dernière pratique constitue l'objet de la quatrième partie qui porte sur les êtres humains divinisés : l'étude des origines de cette pratique dans le culte hellénistique du souverain (notamment Alexandre le Grand) précède celle du culte impérial romain, organisée selon les personnes, puis les formes et la diffusion.

Les cinquième et sixième parties sont à la marge, l'une de la définition de la religion, puisqu'elle porte sur la philosophie, et l'autre du monde gréco-romain non-chrétien – il s'agit d'une présentation de la gnose. L'ouvrage est dépourvu de conclusion ; c'est un bref commentaire de *l'Hymne de la Perle*, transmis par les *Actes apocryphes de Thomas*, qui en tient lieu.

Un index des auteurs cités permet de retrouver les occurrences de la littérature antique ainsi que les références bibliographiques qui sont un atout majeur de l'ouvrage : chaque chapitre s'ouvre sur une liste d'œuvres et d'articles, parfois brièvement commentés. Outre les restrictions originelles dues à la nécessité d'un choix, on peut regretter que les traductions françaises des œuvres retenues par H.-J. Klauck ne soient pas toujours mentionnées et que la bibliographie en langue française soit dans son ensemble très peu présente². Les mises à jour bibliographiques sont issues de la traduction anglaise et n'ont pas été actualisées.

Les qualités de cette synthèse sont aussi ses limites. Elle est destinée aux non-classicistes, particulièrement aux étudiants du Nouveau Testament : ceux-ci apprécieront l'abondance des citations, en traduction, de la littérature gréco-romaine. Cependant, la culture classique de l'auteur ne semble pas être partagée par le traducteur, et les lecteurs de la version française trouveront sans doute pénible les mots oubliés dans les citations traduites, les transcriptions maladroites, reprises de la transcription allemande du grec, et les fréquentes coquilles sur les mots écrits en caractères grecs. De même, des hésitations sur le nom des auteurs ou des personnages de l'Antiquité et sur le titre usuel des œuvres obligeront à des vérifications ; ainsi faut-il retrouver sous le titre de *Pot en or (Goldtopf)* de Plaute l'*Aulularia*, ou *La marmite* ; dans l'*Alceste* d'Euripide, Admetos s'appelle plus généralement Admète ; les *oracula sibyllina* sont un genre littéraire connu comme « oracles sibyllins », et non « prophéties sibyllines » ; dans la culture française, le général macédonien Antigone I^{er} est plus communément dit « le Borgne » que *Monophthalmos*.

La facilité de lecture est renforcée par une langue claire, malgré les quelques germanismes (et anglicismes) de la traduction, et la prégnance de la culture allemande dans les références culturelles fait partie du charme de l'ouvrage ; cependant certaines mentions sont trop allusives, notamment lors des présentations rapides de la postérité d'un thème (la lecture des *Bacchantes* d'Euripide comme un mystère chrétien au Moyen Âge ; l'héritage gnostique chez les cathares). Chaque chapitre fait le point sur une question et peut être consulté de façon indépendante ; l'intérêt des

quelques conclusions théoriques fait regretter leur rareté. La partie consacrée à la philosophie est particulièrement claire ; selon l'auteur, il s'agit du domaine le plus éclairant pour comprendre le christianisme primitif. Il est peut-être dommage d'en avoir exclu Marc-Aurèle³, pourtant strict contemporain d'Apulée, qui est largement cité à propos du culte d'Isis. La présentation des gnostiques est moins convaincante et ne fait pas justice à l'état actuel de la recherche, mais pourra rendre service ; attention toutefois à la présentation trop rapide du manichéisme, qui le fait apparaître comme une hérésie chrétienne.

La parution en français de l'ouvrage de H.-J. Klauck, aujourd'hui professeur de Nouveau Testament et de littérature chrétienne ancienne à la Divinity School de l'université de Chicago, est à saluer pour l'accès qu'elle permet à une synthèse commode. Celle-ci doit être consultée comme telle, pour une première approche du contexte religieux gréco-romain des I^{er} et II^e siècles, période de rédaction des textes du Nouveau Testament. La répartition de la bibliographie par chapitres, les citations de la littérature antique, le recours à l'épigraphie et, plus ponctuellement, à l'archéologie, doivent inciter l'étudiant à se reporter aux sources et à la littérature secondaire de référence.

ANNE-CATHERINE BAUDOIN

1 - Hans-Josef KLAUCK, *Die religiöse Umwelt des Urchristentums*, vol. 1, *Stadt- und Hausreligion, Mysterienkulte, Volksglaube*, vol. 2, *Herrscher- und Kaiserkult, Philosophie, Gnosis*, Stuttgart, Kohlhammer, 1995-1996, et *The Religious Context of Early Christianity: A Guide to Graeco-Roman Religions*, Édimbourg, T & T Clark, 2000, avec révisions et mises à jour.

2 - L'ouvrage de référence d'Alain LE BOULUEC, *La notion d'hérésie dans la littérature grecque, II^e-III^e siècle*, vol. 1, *De Justin à Irénée*, vol. 2, *Clément d'Alexandrie et Origène*, Paris, Études augustiniennes, 1985-1986, peut éclairer le passage de la cinquième partie (les écoles philosophiques) à la sixième (la gnose et la définition de l'hérésie). Pour la gnose, voir l'introduction substantielle de Christoph MARKSCHIES, *Die Gnosis*, Munich, C. H. Beck, 2001.

3 - Ainsi s'explique aussi l'absence de Pierre HADOT dans la bibliographie, alors même que *La citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc-Aurèle*, Paris, Fayard, 1992, serait éclairante pour le sujet.

Clémentine Gutron*L'archéologie en Tunisie, XIX^e-XX^e siècles.**Jeux généalogiques sur l'Antiquité*

Paris/Tunis, Karthala/IRMC Éditions, 2010, 327 p. et 32 p. de pl.

Cinquante ans après la fin de la colonisation au Maghreb, les études dites postcoloniales portent un intérêt croissant aux vestiges antiques des pays colonisés, à leur mise au jour, à leur processus de patrimonialisation ou à leur rôle dans la genèse d'une identité nationale. Plusieurs travaux sont venus enrichir notre connaissance de l'archéologie et de la politique patrimoniale françaises en Afrique du Nord, à l'instar de l'entreprise novatrice de Nabila Oulebsir sur les usages du patrimoine en Algérie, des recherches de Myriam Bacha sur le patrimoine monumental tunisien, ou, plus récemment, de celles de Joan Freed sur les fouilles de Nathan Davis à Carthage¹. C'est dans cette dynamique de recherche que s'inscrit l'ouvrage de Clémentine Gutron.

Ce travail, issu de sa thèse de doctorat, est la première synthèse sur l'histoire de l'archéologie en Tunisie de l'instauration du Protectorat à nos jours. Il analyse les implications politiques, idéologiques et épistémologiques de l'archéologie à travers non seulement l'examen de son essor durant l'ère coloniale et de son développement dans la Tunisie indépendante, mais aussi celui de son importance dans un pays où l'affirmation de toute autre filiation qu'arabo-musulmane est difficile.

Grâce à une documentation hétérogène, C. Gutron organise sa réflexion en six chapitres. Elle retrace d'abord l'histoire des institutions patrimoniales en Tunisie, en particulier celle du Service des antiquités et arts de la Régence, devenu aujourd'hui l'Institut national du patrimoine (INP). L'auteur met en évidence les différentes problématiques soulevées dès sa création en 1885, puis au cours de sa « nationalisation » qui s'est accompagnée de la création d'un département d'antiquités musulmanes et de la nomination de spécialistes tunisiens à des postes à responsabilités, jusqu'aux difficultés rencontrées actuellement.

Les rivalités qui ont opposé les acteurs de cette discipline sont ensuite analysées à l'aide de fonds d'archives inédits de l'École fran-

çaise de Rome. Cette institution, d'où sont issus les premiers directeurs du musée du Bardo et du Service des antiquités, a en effet exercé une influence constante sur l'archéologie tunisienne avant de développer une collaboration étroite sur plusieurs sites archéologiques. S'ensuit une série de biographies des figures emblématiques de l'archéologie qui incarnent à elles seules une époque, comme le père Delattre et Jules Toutain, ou qui symbolisent les grandes orientations de la recherche, comme Charles Saumagne ou Slimane Mustapha Zbiss.

Par la suite, l'auteur propose une étude historique et anthropologique des deux principaux sites tunisiens en décrivant leur processus de patrimonialisation et ses conséquences sur les populations locales : à Dougga, les mises au jour des ruines et leur valorisation ont entraîné le déplacement du village moderne ; à Carthage, en revanche, la ville moderne a pris graduellement le pas sur la ville antique, causant des dommages irrémédiables aux vestiges. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage est dédiée non seulement à l'évolution de la recherche punique depuis l'écriture de *Salammbô* de Flaubert, mais aussi à la réception et la réappropriation de ce peuple sémitique devenu un référent majeur dans la construction de l'État tunisien.

C. Gutron démontre parfaitement l'importance du rôle social de l'archéologue dans la Tunisie coloniale et indépendante. En s'intéressant au cadre institutionnel et aux grandes personnalités de l'archéologie, son étude rend compte du poids du contexte socio-politique sur la discipline. L'auteur rompt avec les études antérieures en choisissant de ne pas conserver la date de l'indépendance en 1956 comme *terminus ad quem*, marquant ainsi sa volonté d'étudier l'archéologie comme un phénomène « social total ». En ne se limitant pas à la seule période coloniale, elle montre la dépendance de l'ancien Service des antiquités aux aléas politiques, similaire à celle que connaît actuellement l'INP. Son organisation et ses nominations ont été à de nombreuses reprises bouleversées par des conflits idéologiques tels que l'opposition entre Edmond Frézouls et Slimane Mustapha Zbiss, qui illustre pleinement la crispation entourant le

mouvement de « nationalisation de l'archéologie » (p. 45).

En réponse aux directives émanant des plus hautes autorités, la recherche archéologique était orientée selon les politiques culturelles en vigueur. Les travaux des archéologues dépassaient le simple cadre de leur discipline et leurs résultats étaient souvent mis au service d'une cause politique ou d'un discours identitaire. Qu'il s'agisse de légitimer la présence française en Afrique du Nord en exaltant les monuments romains, ou de célébrer la civilisation punique afin d'établir une filiation avec la nation tunisienne, les institutions et les sites archéologiques ont continuellement été au cœur d'importants enjeux. Ainsi, à Carthage, les premières fouilles françaises menées par les Pères blancs ont d'abord été guidées par des ambitions religieuses. C'est dans ses vestiges que le congrès eucharistique a été tenu en 1930, marquant le réveil du mouvement nationaliste. C'est encore dans ces mêmes ruines que Ben Ali a choisi de construire une mosquée à son nom, qui témoigne de son attachement à l'Islam dans une Tunisie toujours plus pieuse.

Parallèlement à cette partie abondamment documentée, l'originalité de cet ouvrage est d'accompagner l'étude historique par une enquête anthropologique sur le terrain. En choisissant Dougga et Carthage, C. Gutron apprécie les enjeux économiques et sociaux autour de deux sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. À Dougga, son investigation donne la parole à la population locale. Elle examine ses rapports complexes avec les archéologues tenus pour responsables du déplacement de leur village et de leur mise à l'écart de l'exploitation du site et de ses retombées touristiques. Le choix d'établir un parallèle avec le cas carthaginois est pertinent, puisqu'il propose une vision opposée des difficultés que rencontre la Tunisie face à l'élévation de ses sites au rang de patrimoine national et mondial. Pour des raisons historiques, économiques et politiques, les constructions modernes s'élèvent à Carthage au milieu d'un site protégé et gagnent quotidiennement du terrain.

L'étude analyse comment les Tunisiens ont réinvesti leur histoire anté-islamique à

laquelle ils sont fortement attachés, comme l'attestent, à Dougga, la célébration d'Oum Khoula et le difficile équilibre pour concilier cet héritage avec leur principal référent identitaire : l'Islam. L'auteur souligne la complexité du cas tunisien et révèle la distance qui sépare le discours officiel de la réalité du quotidien. Cependant, il est regrettable que ni la méthodologie adoptée ni l'échantillon des personnes interrogées n'aient été décrits. À plusieurs reprises, certaines appréciations personnelles apparaissent dans son enquête anthropologique. Elle écrit ainsi au sujet de la transformation de l'église primatiale en institution culturelle que les « applaudissements qui saluent la prestation d'un Anouar Braham sont parvenus à étouffer les échos lancinants des sermons du cardinal Lavignerie » (p. 181). De même, elle affirme que l'on ne se rend pas au théâtre de Carthage pour faire « revivre les 'très riches heures' de l'antique cité [...] comme cela avait pu être le cas sous le protectorat lorsque les classiques y étaient joués les dimanches de Pentecôte, glorifiant ainsi le retour de la latinité en ces lieux – mais au contraire, pour une célébration de la culture contemporaine » (p. 191).

Ces propos, qui semblent induire l'incompatibilité de la culture contemporaine tunisienne avec les monuments classiques, troublent davantage lorsque l'auteur se risque à des parallèles qui mettent en péril la crédibilité de sa démonstration. Ainsi, lorsqu'elle interroge un habitant de Sbeitla, qui voit dans les ruines de *Sufetula* la manifestation de la puissance divine qui conduisit les troupes byzantines à la défaite face à l'armée arabe, elle compare les vestiges de la cité antique aux décombres du World Trade Center, qui matérialiseraient « le trépas d'une civilisation outre-cuidante » (p. 103). Il est fort dommage qu'elle ait construit son analyse anthropologique autour d'antagonismes entre les époques, entre les acteurs ou entre les institutions patrimoniales en Tunisie : antiquité et modernité, archéologues et amateurs, institutions tunisiennes et françaises, etc. Dans un pays à la recherche d'un équilibre entre référents historiques et identitaires, il aurait été souhaitable d'appréhender ce sujet complexe sans ces oppositions constantes, de manière à mettre en lumière les

interactions et les transferts de savoirs qui ont conduit à la naissance de l'archéologie en Tunisie et à son omniprésence dans la société.

À plusieurs reprises, les propos relatés semblent mettre en cause le protocole adopté lors de cette série d'entretiens. La langue a constitué un obstacle dans l'enquête anthropologique, comme l'attestent les fautes récurrentes de retranscription du dialecte tunisien. Les sources utilisées sur l'histoire récente de l'archéologie se fondent en outre principalement sur des documents français ou sur des entretiens réalisés en Tunisie. Le travail souffre ainsi d'imprécisions qui affaiblissent son argumentaire, notamment lorsqu'il s'agit de confronter les propos recueillis à la réalité des vestiges. Ainsi, dans sa tentative de reconstitution de la vie quotidienne des Douggi, un passage est consacré au relief du tympan du capitole de Dougga, où les habitants pouvaient, selon l'auteur, « se laisser aller aux rêveries que leur inspirait la légende de Bint el-Rey », la fille du premier roi de Dougga (p. 151). Or le tympan représente l'apothéose d'Antonin le Pieux, et il aurait été difficile pour tout Douggi de voir dans ce buste d'empereur dressé sur un aigle l'image d'une princesse. Des erreurs similaires apparaissent lorsqu'elle affirme, concernant le cénotaphe de Saint Louis, qu'il serait la seule évocation de son passage à Carthage. C'est oublier qu'en plus de l'autel et de la chapelle qui lui sont consacrés dans l'ancienne primatiale, la sculpture de Charles Seurre envoyée par Louis Philippe en 1841 pour commémorer la mort du roi s'élève toujours à l'entrée du jardin du musée.

L'ouvrage de C. Gutron contribue certainement à la connaissance de l'histoire culturelle de la Tunisie et de ses échanges avec la France à travers le prisme de l'archéologie. L'auteur

a eu le mérite d'analyser sous un angle novateur, et sans détour, l'archéologie et le rôle social des archéologues dans un pays où cette profession est très exposée, comme l'atteste la situation actuelle des institutions patrimoniales tunisiennes. La somme documentaire rassemblée constitue un support scientifique de premier ordre pour la connaissance de la politique patrimoniale en Tunisie et des enjeux que soulèvent les monuments antiques et leur exploitation économique et scientifique. Cependant, on regrette que l'étude novatrice de C. Gutron montre certaines limites dans sa proposition d'une anthropologie de l'archéologie tunisienne. En souhaitant analyser l'archéologie comme un phénomène « social total », l'auteur inclut de nombreuses données qui dépassent le cadre scientifique de son étude, tandis que la mise en perspective avec d'autres pays arabes fait défaut. Il aurait été en effet pertinent de comparer l'exemple de la Tunisie à celui d'autres pays arabes et le cas de Dougga à ceux de Timgad, Pétra ou Palmyre. Cette démarche aurait sans doute permis l'écriture d'une histoire dénuée de passion, à une époque où les relations entre les différents acteurs tendent vers une normalisation culturelle.

RIDHA MOUMNI

1 - Nabila OULEBSIR, *Les usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Paris, Éd. de la MSH, 2004; Myriam BACHA, « Le patrimoine monumental en Tunisie pendant le protectorat, 1881-1914: étudier, sauvegarder, faire connaître », thèse en histoire de l'art, Paris IV Sorbonne, Paris, 2005; Joan FREED, *Bringing Carthage Home: The Excavations of Nathan Davis, 1856-1859*, Oxford, University of British Columbia Publications/Oxbow Books, 2011.